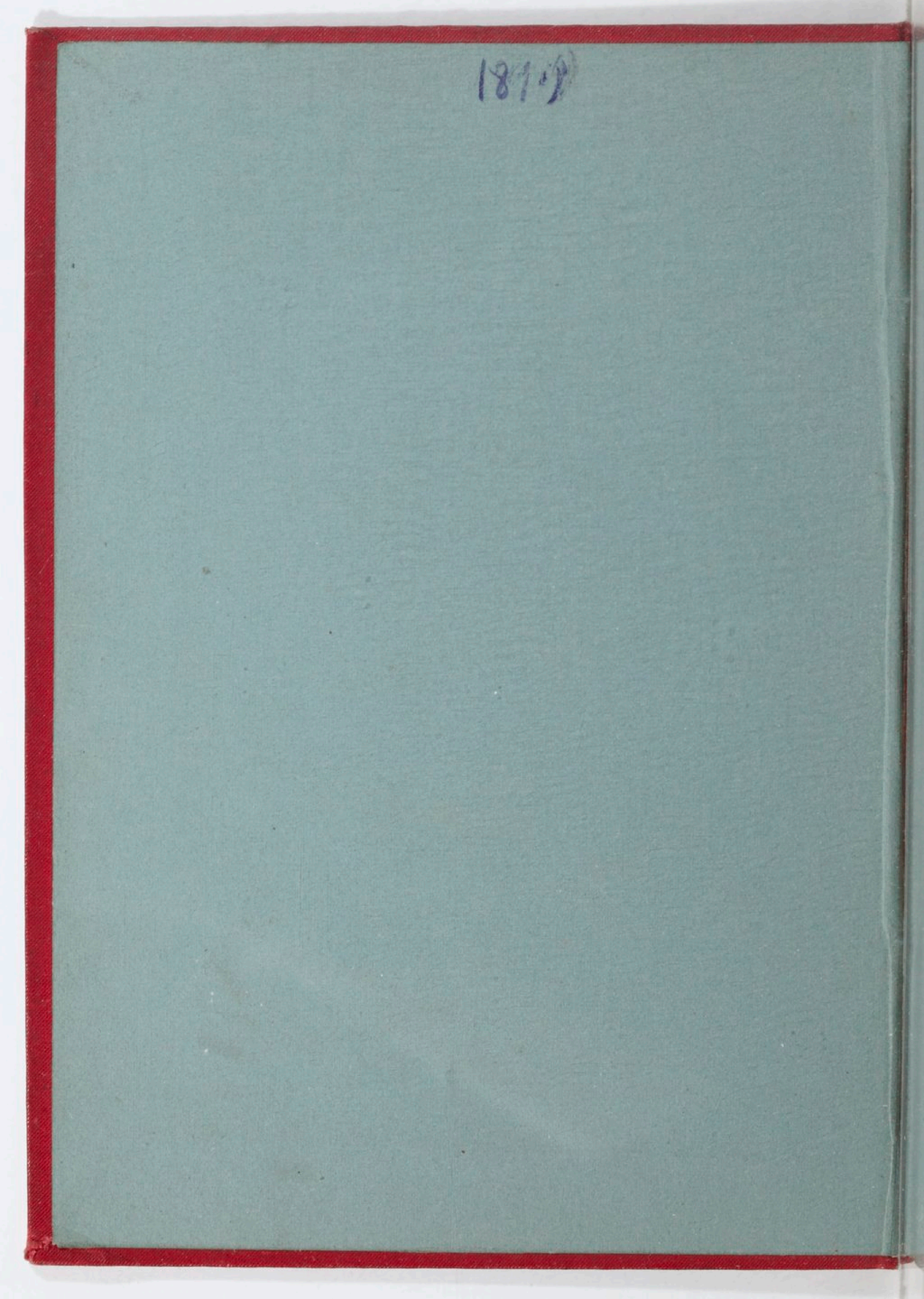


M. Bertin. Les Deux Côtés du mur...




M. BERTIN
LES DEUX CÔTÉS DU MUR
Collection Hetzel

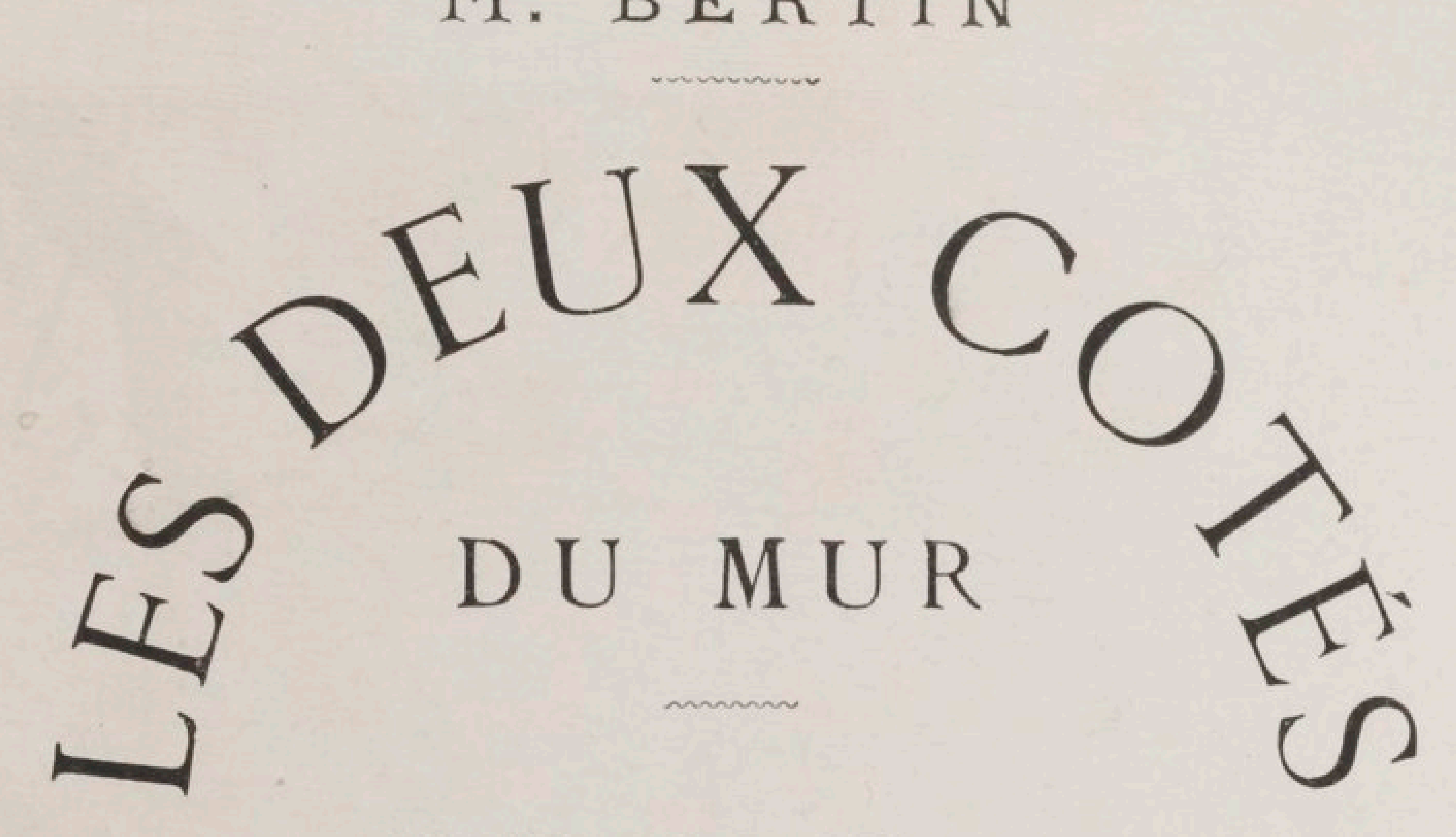


LES
DEUX COTÉS DU MUR



COLLECTION HETZEL

M. BERTIN



LES DEUX COTÉS DU MUR

DESSINS DE J. GEOFFROY



PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

1886



LES
DEUX COTÉS DU MUR

CHAPITRE PREMIER

FORÊT VIERGE

« Mais tu n'as pas le sens commun, ma pauvre Nita, la mer ne peut pas monter comme ça aux Robinsons les épaves jusque dans l'arbre ; il faut que les Robinsons se donnent la peine d'aller les chercher.

— Ce n'est pas moi qui irai !

— Pourquoi ?

— J'ai peur des tigres !

— Mais puisque je les guette d'ici, avec mon fusil, je te défendrai ! D'abord, tu sais, des Robinsons, ça ne doit avoir peur de rien ! »

Un grand mur couvert de mousse et de lierre sépare deux jardins ; d'un côté de ce mur, et dans l'un des jardins, trois enfants, le nez en l'air, la mine stupéfaite, écoutent ce dialogue aérien, qui semble descendre d'un gros arbre du jardin voisin dont les branches empiètent sur leur jardin à eux.

De l'autre côté, dans le second jardin, on ne voit rien... Rien qu'un gros arbre, un marronnier rose, dont les branches serrées et touffues s'étendent, comme nous l'avons dit, par-dessus le mur de séparation jusqu'au milieu du jardin voisin, où se trouvent, immobiles et retenant leur souffle, les trois enfants arrêtés tout à coup dans leur promenade par ces voix mystérieuses.

Ils écoutent encore, mais les voix se taisent ; on entend seulement un bruit léger, le bruit que ferait un oiseau frôlant les branches, puis rien.

Nita, la Robinsonne, a pris son parti en brave ; elle est descendue dans le jardin auquel appartient le grand marronnier rose.

L'autre Robinson fait le guet, sans doute.

Les voisins se regardent.

« C'est drôle, murmure le plus petit, aussi bas que possible, en désignant le marronnier, les voix avaient l'air de venir de là-haut.

— Naturellement! dit l'aîné, ils sont perchés dans l'arbre.

— Mais il y a donc des enfants maintenant chez le Vieux Sauvage?...

— Chut!... »

Et, d'un geste énergique, le premier impose silence aux autres. Il a entendu quelque chose comme le craquement d'une batterie de fusil.

« Crie donc au secours, reprend à ce moment la voix aérienne, tu seras attaquée par un tigre et je le tuerai; cela fera une aventure! »

D'en bas, la Robinsonne répond avec calme :

« Attends! Notre épave, le vieux panier, est défoncée et tout s'en va. »

Nouveau silence.

Les voisins attendent de leur côté avec le plus vif intérêt que l'accident arrivé au panier, à « l'épave », soit réparé.

« Là! fait avec un soupir de satisfaction l'invisible Robinsonne, voilà nos provisions sauvées! »

Puis, changeant de ton subitement :

« Au secours!... A moi!... Un tigre!... » crie-t-elle d'une voix aiguë.

Paf! une capsule éclate.

« Il est mort... Hourrah! » fait la voix dans le marronnier.

Il y a une petite voisine parmi les trois voisins; l'aventure n'est pas de son goût. Au bruit de la capsule elle a bouché ses oreilles en jetant un cri.

« Es-tu sotte! Nadette, dit le frère aîné, c'est un

petit fusil comme le mien. Ils jouent aux Robinsons. »

Mais le cri de Nadette a été entendu dans l'autre jardin, et un silence profond règne maintenant des deux côtés du mur.

Qui osera le rompre? Les oiseaux se sont-ils tous envolés?

Non, les branches craquent, les feuilles s'agitent et les Robinsons se parlent tout bas.

Nouveau craquement! (*Nadette suffoque d'émotion.*) Les feuilles s'écartent et se rapprochent immédiatement.

Les voisins attentifs ont eu tout juste le temps d'apercevoir deux grands yeux noirs...

On chuchotte quelque temps de part et d'autre; puis les yeux noirs reparaissent, bientôt suivis de deux autres, non moins noirs! et les voisins n'ont pas encore repris leurs esprits que, déjà, les deux Robinsons sont visibles de la tête aux pieds.

Assis commodément sur le vieux mur, les jambes pendantes, ils semblent tout prêts à lier conversation.

« Bonjour! » fait la voix déjà familière aux enfants, celle du Robinson.

C'est une voix sonore et ferme; les grands yeux noirs regardent hardiment devant eux. Ce Robinson n'est pas timide! Il tient la tête haute, un peu rejetée en arrière; ses joues dorées ne rougissent pas devant le regard curieux des trois voisins. D'un bras il s'appuie à l'une des branches du marronnier, de l'autre il soutient la Robinsonne, sa sœur évidemment! C'est la même

I



« BONJOUR ! » RÉPONDENT LES DEUX FRÈRES.

tête brune, les mêmes joues dorées, le même regard velouté. Il y a seulement moins d'assurance dans son maintien; aussi, pourquoi les voisins la regardent-ils avec tant de surprise? N'ont-ils donc jamais monté sur des arbres?

« Bonjour! » répète amicalement Robinson.

Personne n'a répondu à son premier salut; alors, n'étant pas susceptible, il le renouvelle.

« Bonjour! », répondent enfin les deux frères en soulevant leur chapeau.

Robinson, lui, s'est contenté d'un signe de tête; il n'a pas de chapeau, c'est trop incommode pour grimper dans les branches.

« Vous demeurez-là? reprend-il, dans cette grande maison? C'est très joli, votre jardin, mais j'aime mieux le nôtre! Dans le nôtre, il n'y a ni allées ni corbeilles; on marche où on veut, dans l'herbe, partout; il y a des fleurs sauvages et des roses superbes, tout est mélangé, et Nita cueille ce qu'elle veut! Nous avons des buissons pour jouer à cache-cache. Et des nids dans nos arbres!... J'en connais plus de vingt; nous avons vu les œufs et ensuite les petits. Ils sont presque à nous, les oiseaux d'ici! nous ne leur faisons jamais de mal, ils nous aiment bien et n'ont pas peur de nous; dis, Nita? »

La petite fille incline la tête, et Nadette la contemple d'un œil d'envie.

« On s'y amuse bien, allez, dans notre vieux jardin! Le connaissez-vous?... »

Les trois petits voisins ainsi interpellés avaient eu le loisir de se remettre. En temps ordinaire, même, ils ne

se démontaient pas facilement et savaient répondre aux avances qui leur étaient faites; mais, cette fois, la rencontre était si imprévue!

Comment ces enfants se trouvaient-ils là, dans ce jardin abandonné, où, depuis des années, personne ne pénétrait?

Savait-on seulement ce qui se passait derrière ces grands murs qui l'entouraient, sous ces grands arbres qui masquaient tout?... Le « Vieux Sauvage » n'y venait jamais; sa petite maison s'ouvrait de l'autre côté; c'était le domaine des oiseaux, et le sifflement des chouettes et des hiboux, qu'on y entendait le soir, faisait même une telle peur à Nadette, qu'elle ne voulait jamais passer sous les murs quand il faisait nuit.

Et, pour tout dire, quels enfants aussi! De quel pays viennent ces figures brunes où l'on ne voit d'abord que des yeux qui brillent et des dents si blanches?... Leurs cheveux sont parsemés de brins de mousse et de fleurs de marronnier, et leurs jambes nues, partout meurtries, sont couvertes d'égratignures.

Pourtant ils n'ont pas l'air méchant; Nadette ellemême le reconnaît. On peut bien répondre à un Robinson si sociable, à un sauvage qui parle français comme tout le monde.

Donc, à cette question : « Le connaissez-vous? relative au jardin, Sosthène, l'aîné des voisins, répondit :

— Non, nous ne l'avons jamais vu.

— Vous en êtes bien près, cependant; comme c'est drôle! Vous n'êtes pas curieux, par exemple! J'ai re-

gardé votre jardin, moi, dès le premier jour. »

Et, avec un sourire engageant, le Robinson reprit :

« Voulez-vous le voir?

— Oh! non; il faudrait entrer chez le Vieux Sauvage, nous n'oserions jamais! »

Robinson fit un mouvement si brusque qu'il faillit jeter sa sœur à bas du vieux mur.

« Qui cela?... cria-t-il vivement. Qui cela, le Vieux Sauvage?... Est-ce?... Oh! Nita, c'est l'oncle Aubier qu'ils appellent le Vieux Sauvage! »

Et les deux Robinsons, ayant échangé un regard de malice, éclatèrent de rire, pendant que les trois voisins baissaient la tête avec ensemble et devenaient instantanément rouges comme trois pivoines.

« C'est votre oncle?... balbutia enfin Sosthène. Je suis bien fâché d'avoir... »

Le rire des deux Robinsons redoubla. Leurs grands yeux flambaient; entre leurs lèvres ouvertes on aurait pu compter jusqu'à la dernière des petites dents blanches.

« Oh! s'écria le Robinson, ce n'est pas la peine de nous faire des excuses, vous pouvez bien l'appeler sauvage, notre oncle, il n'aime guère la société!

— Mais, cependant, si c'est votre oncle! » répéta Sosthène d'un air scandalisé.

Robinson balançait nonchalamment une de ses jambes.

« Oh! que non; il est à peine notre cousin; nous disons mon oncle, parce que... »

Il hésita un moment, cherchant une bonne raison. .

« Parce que nous ne pouvons pas, comme vous, l'appeler le Vieux Sauvage, conclut-il gaiement; mais depuis quand le connaissez-vous?

— Depuis... toujours! répondit Sosthène. Étant petit, j'en avais peur, et Gonzague aussi.

— C'est vrai, dit le voisin numéro deux, il nous a servi à tous de Croquemitaine.

— Mais il n'est pas méchant! s'écria Nita; il ne nous gronde jamais. »

Son frère la regarde, puis deux éclats de rire résonnèrent de nouveau.

« Je crois bien! s'écria Robinson. Sait-il encore seulement que nous existons? Aussi, continua-t-il d'un ton joyeux, nous faisons de fameuses parties dans notre forêt vierge. »

Tout en parlant, il attira vers lui la branche à laquelle il s'appuyait, et, s'en faisant un levier :

« Hop!... Nita! » cria-t-il.

Elle connaissait le signal; en un clin d'œil ils se trouvèrent debout sur le vieux mur, côte à côte, le bras de Nita passé sous celui de son frère.

« Mais vous allez tomber! s'écria Nadette avec inquiétude.

— Oh! que non. D'où vous êtes, vous ne pouvez pas voir que le mur finit à plat, comme un mur de terrasse; sa crête est presque aussi large qu'une petite allée de jardin.

— Vous avez l'air de deux hirondelles, dit Soshène.

— Et comment allez-vous descendre? demanda Nadette peu rassurée encore.

— Ne crains rien ! s'écria Gonzague en riant. Ils vont s'envoler !

— Malheureusement non, dit Robinson d'un air de profond regret ; nous allons descendre par Villerose. »

Et comme les voisins le regardaient d'un air effaré, il eut un imperceptible mouvement de dédain.

« Villerose, c'est notre arbre, expliqua-t-il... Il a un nom ! comme dans le Robinson suisse. »

Et, en lui-même, il ajouta :

« Tout les étonne ! A quoi passent-ils donc leur temps ?... Vous n'avez jamais joué aux Robinsons ? reprit-il tout haut.

— Non, dit Sosthène, mais c'est une bonne idée ! Cela doit être un jeu amusant. »

Du haut de son mur, le petit garçon se pencha vers lui ; ses yeux brillaient :

« Voulez-vous, dit-il rapidement, voulez-vous être des sauvages ?... Vous attaquerez Villerose, nous vous ferons prisonniers et vous deviendrez des Robinsons comme nous ? »

Sosthène consulta son frère du regard. L'offre les tentait; mais comment pénétrer dans le jardin?

« Rien au monde ne me déciderait à entrer chez le vieux... chez votre oncle, » dit Gonzague en se reprenant.

Le Robinson sourit et s'écria :

« C'est inutile ! Je vais vous passer notre échelle. Rentre, Nita. »

« Rentrer, » dans la puissante imagination des deux enfants, c'était disparaître sous le feuillage de Villerose.

Nita, obéissante, rentra chez elle à la façon des écureuils.

« Attendez-moi, murmura le deuxième écureuil. »

Il disparut à son tour, mais pour revenir trois minutes après ; il avait appliqué au mur une échelle et, s'étant installé commodément à sa place, il la monta jusqu'à lui, pour la faire ensuite glisser à terre de l'autre côté.

CHAPITRE II

VILLEROSE

Pendant cette manœuvre, les voisins avaient eu le temps de faire quelques réflexions.

Iraient-ils? n'iraient-ils pas?

Il y avait bien quelques objections à présenter; mais les objections ne sont-elles pas faites pour être presque toujours renversées?

« Pénétrer chez le Vieux Sauvage par escalade, » ce n'était pas bien régulier peut-être!

Mais, puisque le Vieux Sauvage ne venait jamais dans son jardin, puisqu'il l'abandonnait complètement à ses soi-disant neveux, on pouvait bien accepter comme suffisante l'invitation de ceux-ci.

Escalader les murs et les arbres offre quelque danger, aussi bien pour la tête, les bras et les jambes que pour les manches de veste et les genoux de pantalon.

Mais la gymnastique est fort recommandée, et les costumes de campagne sont des vétérans qui en voient de rudes! Et d'ailleurs, avec un peu d'adresse!...

Mais, et surtout, dernière objection qu'ils se communiquèrent à l'oreille, ils n'avaient pas la permission de

lier connaissance avec ces petits inconnus, Robinsons, Écureuils, ou quoi qu'ils pussent être !

C'était vrai ! mais, par contre, ils n'en avaient pas reçu la défense. Et, sur cette remarque triomphante de Gonzague, tout scrupule fut écarté. Sosthène avait déjà un pied sur le premier échelon quand un cri de sa sœur l'arrêta dans son élan.

« Et moi ? » disait-elle.

Au fait, qu'allait-on faire de Nadette ?

Nadette n'était pas de la même école que Nita ; les expéditions aériennes ne faisaient pas partie de ses habitudes. C'était, cette fois, une objection qui restait sans réplique !

Le pied de Sosthène retomba à terre.

Le Robinson, qui tenait ferme l'échelle, la secoua malgré lui avec impatience.

« Ils feront de tristes sauvages, » grommela-t-il entre ses dents.

Puis, d'un ton quelque peu indigné :

« Vous n'avez pas peur, je pense, de tomber d'une échelle aussi commode que celle-là, cria-t-il ; un infirme y monterait ! C'est un escalier ! »

Jusqu'à un certain point, Ramire avait raison ; c'était un type d'honnête échelle avec des marches au lieu de petits barreaux, et ni plus raide ni plus étroite que ne le sont bien des escaliers de service.

« Montez donc ! reprit vivement Ramire, je me charge de votre petite sœur.

— Mais... je..., balbutia Nadette, qui ne tenait pas du tout à tenter cette ascension.

— N'ayez pas peur ! je réponds de vous. »

Puis, comme Sosthène allait monter :

« Laissez passer d'abord votre frère, reprit-il ; il prendra ma place pour tenir l'échelle pendant que je hisserai la petite sœur. »

Grâce à la prudence et à l'habileté du Robinson, l'escalade et la descente s'opérèrent heureusement, et les voisins se trouvèrent sains et saufs de l'autre côté du mur... sur une terre inconnue !

C'était bien ce qu'avait dit le Robinson. Des pelouses incultes, un fouillis d'arbustes, de l'ombre partout ! Des arbres fruitiers, de grands rosiers, des pervenches, des fraisiers sauvages ; ni pièce d'eau ni plates-bandes ; le droit de courir partout. Liberté complète... et pas d'apparence de jardinier !

Une vraie forêt vierge dans une île déserte ! Ah ! les heureux Robinsons !

La voix de Nita, sortant des profondeurs du marronnier, les tira de leur contemplation.

« Ramire, criait-elle, où est l'épave ?

— Sur la table de l'office, répondit sans rire le Robinson, laisse-la et viens. »

Au même instant, Nadette jeta un cri ; Nita, suspendue entre ciel et terre, glissait rapidement le long d'une corde à nœuds ; elle sourit à Nadette et sauta à terre près de son frère.

« Me voici, dit-elle, qu'allons-nous faire ? »

Ramire était songeur, il cherchait un bon plan.

« Deux contre un... murmura-t-il, les petites filles ne comptent pas !... C'est bien !... »

Puis s'animant :

« Il faut attaquer Villerose pendant la nuit, s'écria-t-il; vous pousserez des hurlements; en m'éveillant, je sauterai sur mon fusil, et vous monterez... si vous pouvez! ajouta-t-il avec un sourire quelque peu railleur.

— Nous ne pourrons pas! dit Gonzague.

— J'essayerai! » cria Sosthène avec énergie.

L'accent qu'il mit dans cette réponse lui valut un regard approbatif du Robinson; il sembla le mesurer des yeux.

« Quel âge avez-vous? demanda-t-il.

— J'ai onze ans!

— Moi, douze! dit Ramire, je suis plus grand que vous, mais plus mince; enfin! nous verrons... »

Et leur désignant une touffe d'arbrisseaux :

« Embusquez-vous là! » dit-il.

Puis, se retournant :

« Hop! Nita. »

Et, l'un après l'autre, à la force du poignet, ils se hissèrent le long de la corde à nœuds.

Quel combat!... des cris, des coups de fusil, des hurlements de guerre! mais les deux assaillants étaient toujours au pied de l'arbre.

Tout à coup Sosthène disparut, et bientôt on entendit un appel désespéré.

« Au secours! criait Nita, ici!... le Sauvage!... dans l'office! »

Ramire, quittant son poste, s'élança vivement à travers les branches.

C'était prévu !

Sans perdre une seconde, Gonzague grimpa à la corde et poussa un cri de triomphe, Villerose était prise d'assaut.

« Victoire ! cria-t-il en sautant à califourchon sur la première branche.

— Pas encore !... »

Et Ramire, le pistolet au poing, se dressa devant lui.

« Ton frère est prisonnier ; rends-toi, et il aura la vie sauve ! »

Gonzague se retourna et aperçut, assis sur une autre branche, Sosthène, ficelé comme un saucisson et incapable de faire un mouvement. Il éclata de rire.

« Je me rends ! » cria-t-il.

Ramire restait grave et digne... Robinson Crusoé en personne !...

« Détache le prisonnier, Nita, » dit-il en glissant son pistolet dans sa ceinture.

Nita semblait aussi à l'aise sur son arbre que si elle était née dans un des nids qu'elle connaissait si bien ; elle délivra le prisonnier de ses liens, et lui souhaita gracieusement la bienvenue dans ses domaines.

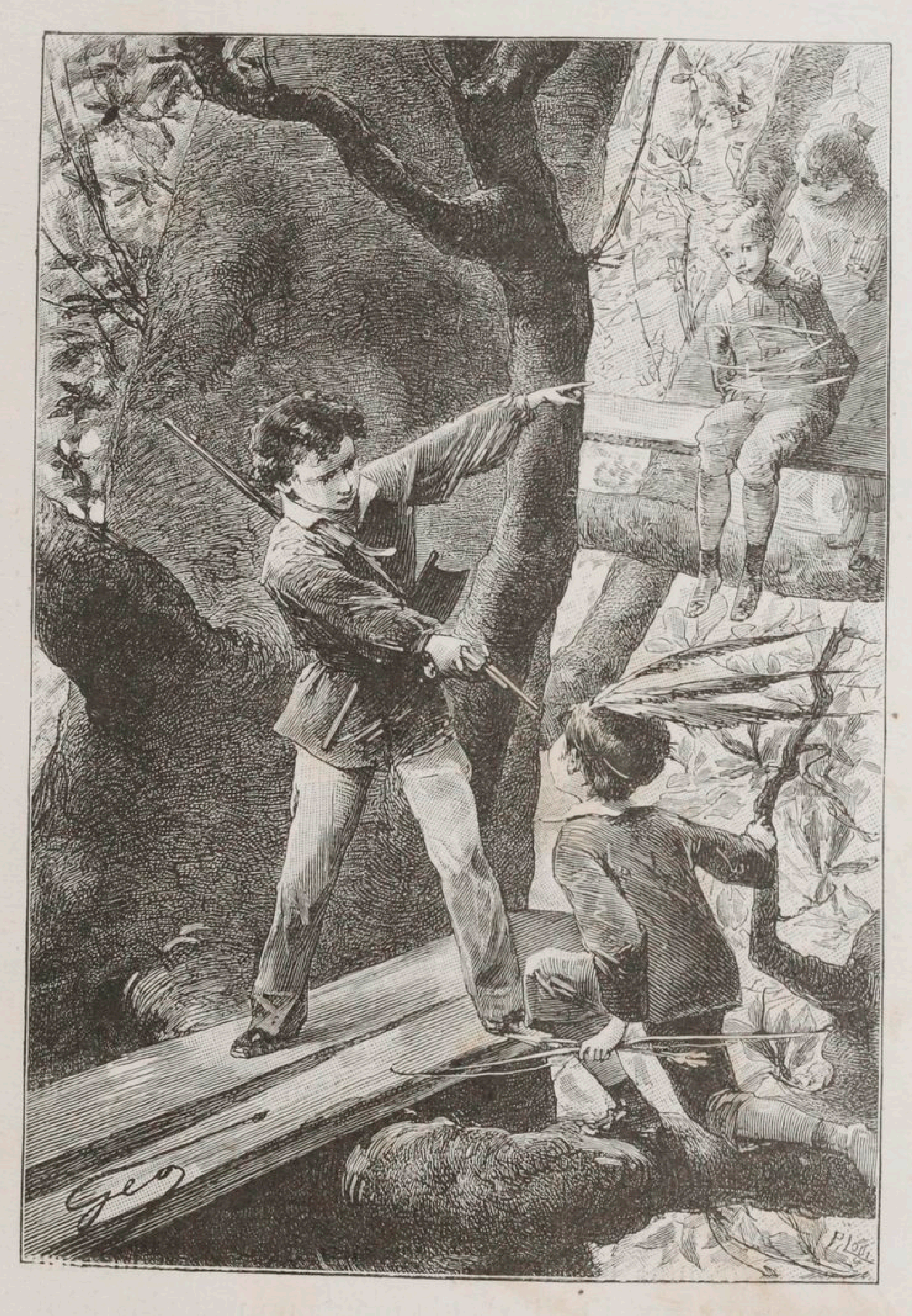
« Venez, dit-elle d'un air hospitalier, ne restez pas à l'office. »

Ramire était transporté.

« Je vous prenais pour des poules mouillées, mais je me trompais ! avoua-t-il franchement ; vous êtes montés tous les deux !... Nous pourrons bien nous amuser !

— Maintenant, dit la maîtresse de maison, il faut appeler votre sœur ; nous allons goûter. »

II



« TON FRÈRE EST PRISONNIER; RENDS-TOI. »

La pauvre Nadette était restée seule dans la touffe d'arbrisseaux ; le rôle de femme sauvage n'est pas bien amusant dans ces conditions-là ! Elle écoutait de toutes ses oreilles et le cœur battant.

Sosthène lui avait dit : « Ne bouge pas; ici, tu es en sûreté ! »

Mais la guerre était finie, bien sûr; ils riaient et causaient dans le marronnier; allait-on l'oublier là? Elle s'apprêtait à sortir de son refuge, quand, tout à coup, elle se rejeta en arrière tout effrayée. D'un bond Ramire avait franchi un énorme yucca et se jetait près d'elle dans le massif; elle n'était pas encore faite à ces façons.

« Je viens vous chercher, dit-il d'un ton posé, Nita vous attend pour goûter.

— Le jeu est fini ? s'écria la petite fille, tant mieux ! vous allez nous montrer votre maison. »

Nadette monta par l'escalier d'honneur, c'est-à-dire l'échelle, qui ne servait que dans de rares occasions; mais, cela fait, elle s'aperçut qu'elle n'était pas au bout de ses peines ! Comment les autres se tenaient-ils là-haut, sans se heurter la tête et s'accrocher les cheveux.

« Je vais tomber ! » cria-t-elle avec désespoir les mains crispées sur le bras de Ramire qui la soutenait.

« Mais non, dit tranquillement celui-ci, laissez-moi faire ! »

Sans grande cérémonie, il la prit sous son bras (comme un sac, dit Nita) et la monta un peu plus haut.

« Là, dit-il, vous ne pouvez plus tomber; n'ayez pas peur, c'est solide. »

Il l'avait déposée tout doucement dans un hamac suspendu entre deux branches.

« D'ici vous pouvez voir toute notre installation, reprit-il, regardez ! »

C'était une véritable habitation composée de plusieurs étages; rien n'avait été négligé pour la rendre aussi commode qu'agréable !

De larges planches jetées comme des ponts, d'une branche à l'autre, et bien fixées à ces branches par des cordes pour faciliter les communications (et prévenir les chutes!) formaient une sorte de parquet aux différents étages; c'était pratique et d'un aspect très rassurant!

« Vous êtes dans le hamac de Nita, reprit Ramire; voici sa tapisserie, qui n'est pas très avancée, par parenthèse; sa poupée, ses paniers; c'est là sa chambre. »

Puis, levant un doigt :

« Et voici la mienne! »

Nadette vit, au-dessus de sa tête, un second hamac; l'ameublement de cette pièce était sévère : le fusil, le pistolet à amorces, remis en place après le combat, un casque, une cuirasse et des épaulettes.

« Mais, dit Nadette en désignant une branche éloignée, ce parapluie?...

— C'est la bibliothèque, répondit Ramire avec l'empressement d'un propriétaire dont on visite en détail les richesses. Un jour nous avons été surpris par une si grosse averse que nos livres ont été trempés; alors, pour

plus de sûreté, nous avons établi en permanence ce vieux parapluie, sous lequel nous nous réfugions, pour lire quand il pleut. Vous voyez que notre maison est confortable, ajouta-t-il non sans fierté.

« En bas, la salle à manger, reprit-il en montrant la première branche, celle où s'attachait la corde à nœuds; c'est là que nous goûtons, et, plus loin, l'office où Nita garde les provisions. »

La mer avait bien fait les choses! Sur la table de l'office (une grosse branche très commode) s'étalait avec ostentation un assortiment de conserves alimentaires des plus appétissantes : des noix, des raisins secs, un petit pain, trois pommes, deux bâtons de sucre d'orge. De plus, attachée à la branche par un cordon, se balançait une petite fiole remplie de cette liqueur rosée, saine et rafraîchissante, vulgairement appelée : abondance!

C'était le cordial réservé aux malheureux naufragés, si la mer les amenait; ou bien, à défaut de ceux-ci, aux Robinsons mêmes, dans certains cas graves et pressants : la maladie, un accident, ou quelques travaux particulièrement durs et pénibles!...

Nita venait de grimper jusqu'à sa chambre; elle s'installa près du hamac et fit ses confidences à sa nouvelle amie :

« Vous n'avez pas idée comme c'est amusant de jouer aux Robinsons, dit-elle avec enthousiasme; nous préparons d'avance les épaves, j'arrange notre goûter dans un panier et je le jette sur la pelouse.

« La pelouse, c'est la mer qui nous apporte des débris de navires, et nous venons les recueillir...

— Quand il n'y a pas de tigres, ajouta Gonzague en riant. »

Nita sourit.

« C'est vrai, dit-elle; vous avez entendu... »

Tout en parlant, elle se glissa de branche en branche jusqu'à l'office, prit l'épave et l'apporta près de Nadette pour lui en faire les honneurs.

« Venez goûter, cria Ramire aux deux prisonniers qui étaient restés prudemment à l'entresol, dans la salle à manger. »

Par un heureux hasard, l'épave de ce jour-là contenait de vrais trésors : deux tartines, un bâton de chocolat et deux gâteaux secs.

On partagea le tout à l'amiable; jamais les voisins n'avaient fait un pareil goûter!

« Alors, dit Nadette en croquant un des gâteaux secs que Ramire lui avait galamment offert, vous demeurez toujours ici? »

Les deux Robinsons se mirent à rire.

« Pas la nuit! mais nous y passons une grande partie de nos journées, répondit Ramire; souvent nous y montons après déjeuner, et nous ne redescendons que pour le dîner. »

Les voisins ouvrirent de grands yeux.

« Eh bien! mais... dit Sosthène, et les devoirs?... les heures de leçons?

« Je n'en prends pas! répondit brièvement Ramire.

— Oh! » firent en même temps les trois voisins.

Ils n'avaient pu retenir ce cri de stupéfaction ; mais

ce fut tout. Ce grand garçon de douze ans ne travaillait pas!

Il y avait là quelque chose de si insolite qu'il n'osèrent pas se risquer à demander une explication. Il y eut un moment de silence embarrassé; puis, Gonzague, jugeant qu'ils avaient tous l'air sot et ridicule, s'écria d'un ton aussi naturel que possible :

« Mais que pouvez-vous faire tout ce temps-là sur votre perchoir?

— Oh!... bien des choses. Tout ce qu'on fait chez soi, dans sa maison. Nita joue à la poupée; nous regardons des gravures; il y a dans le grenier des caisses pleines de livres et de journaux illustrés, je les montre à Nita. C'est moi qui lui ai appris à lire, là, dans notre bibliothèque, et à écrire aussi sur une ardoise. Te rappelles-tu, Nita, qu'un jour ton ardoise est tombée et que j'ai dégringolé jusqu'en bas en voulant la rattraper? C'était l'été dernier, nous sommes plus solides maintenant.

— Comment! s'écria Sosthène ébahi, vous êtes chez le Vieux Sauvage depuis un an?

— Mais oui, presque! Au fait, comment se fait-il que nous nous voyions pour la première fois?

— Ce n'est pas bien étonnant, dit Gonzague; l'année dernière, nous ne sommes pas venus à la Saulaie parce qu'on y faisait de grandes réparations.

— C'est vrai! votre maison était pleine d'ouvriers; nous les regardions travailler, Nita et moi; c'était une grande distraction. Mais depuis quand êtes-vous ici?

— Nous sommes arrivés hier soir, répondit Sosthène,

et nous ne pensions certes pas trouver le vieux jardin... »

Cette phrase resta inachevée; au bout de l'allée, de l'autre côté du mur, quelqu'un criait :

« Sosthène! Gonzague!

— C'est M. l'abbé, dit Sosthène, il nous cherche. »

Gonzague consultait sa montre.

« Déjà trois heures! dit-il, c'est pour la promenade du jeudi.

— ... Thène!... Zague!... »

La voix s'éloignait; on n'entendait plus que la dernière syllabe.

« On nous croit dans le bois, dit Sosthène; et, se levant sur sa branche, il cria à tue-tête : « Ici, monsieur l'abbé, nous venons!... »

On renouvela la manœuvre de l'échelle, et, quand M. l'abbé parut dans l'allée, ses élèves s'avançaient déjà au-devant de lui.

CHAPITRE III

CHEZ LE VIEUX SAUVAGE!

« J'ai très faim! et toi, Nita?

— Moi aussi!

— C'est que nous avons mal goûté; si nous descendions?

— Cela ne nous avancerait pas à grand'chose; Sylvine ne nous donnera rien avant le dîner.

— Peut-être, dit Ramire dans un bâillement; veux-tu que j'essaye? »

Nita, qui s'était étendue paresseusement dans son hamac, se redressa :

« Non, s'écria-t-elle, elle te dirait des choses désagréables.

— Comme tu voudras! dit Ramire d'un ton résigné; mais il n'est que cinq heures, tu sais!

— Tâche de dormir! »

Et la stoïque Nita, donnant l'exemple en même temps que le conseil, replia son bras sous sa tête et ferma les yeux. Mais elle les rouvrit au bout de cinq minutes. Ramire descendait!... Il traversa le jardin de son pas délibéré, et elle le suivit, redoutant une altercation avec Sylvine.

La porte était fermée; mais, l'une des fenêtres du rez-de-chaussée étant ouverte, ils entrèrent tout naturellement par la fenêtre, tombant ainsi à l'improviste sur l'ennemi qui mettait le couvert.

« Sylvine, j'ai très faim! déclara Ramire.

— C'est possible, mais il n'est que cinq heures.

— Cinq heures dix, Sylvine! »

Et il lui passa sa montre sous les yeux.

« Donnez-nous un peu de pain!

— Pas une miette! vous allez dîner dans un quart d'heure.

— Tiens! fit Ramire charmé, mais surpris, pourquoi si tôt? Mon oncle a dîné?

— Monsieur est absent.

— Absent!... depuis quand?

— Depuis hier matin. Monsieur voyage avec une bande de savants comme lui; un congrès, à ce qu'ils disent.

— Ah! ah!... et cela vous arrange, Sylvine, de nous faire dîner de bonne heure? Cela tombe bien!

— Ça m'arrange, ça m'arrange, grommela Sylvine; si vous n'étiez pas là, ça m'arrangerait encore bien mieux; j'irais chez nous! »

Un nuage passa dans les yeux de Ramire; Nita s'avança près de lui. Mais, ce soir, l'orage n'éclaterait décidément pas!

« Qui vous empêche d'y aller? s'écria Ramire, nous garderons bien la maison. Croyez-vous que j'aurais peur? nous mangerons à l'auberge du village. »

Et voilà qu'à cette perspective, sa colère naissante fondit tout à coup.

« Partez demain! voulez-vous, Sylvine? » reprit-il vivement.

Elle ne put s'empêcher de rire.

« Non, non; Monsieur m'a bien recommandé de ne pas vous quitter. Miséricorde! si vous mettiez le feu à ses paperasses!

— J'aimerais bien mieux la voir partir; s'écria Ramire d'un air sombre, en fermant la porte sur les talons de Sylvine qui retournait à son fourneau; elle va être de mauvaise humeur tout le temps, et furieuse contre nous! Oh! Nita, si nous pouvions vivre seuls, pour tout de bon, dans les bois! Vois-tu, nous ne sommes heureux qu'à Villerose. Si tu n'étais pas là, je me sauverais! pour devenir enfant de troupe!... mousse!... n'importe quoi! »

L'arrivée du potage changea heureusement les dispositions de Ramire; son front s'éclaircit, il sauta sur sa chaise et déplia sa serviette, attendant la becquée.

L'absence de l'oncle ne changeait rien aux habitudes des deux enfants; ils prenaient toujours leurs repas dans cette petite pièce qui leur était réservée. Le « Vieux Sauvage » habitait l'autre partie de la maison. S'il mangeait, ce dont Nita n'était pas bien sûre, c'était seul, à des heures variées, et quand ses travaux ne l'absorbaient pas au point de lui faire oublier qu'il avait un estomac. Ses neveux ne le voyaient donc que rarement, et leur vie était complètement séparée de la sienne.

Pourtant ce départ inattendu amena une certaine perturbation dans l'esprit des enfants.

« Je voudrais bien savoir, dit Nita d'un air rêveur,

si l'oncle Aubier a un chapeau; crois-tu, Ramire, qu'il voyage avec sa vieille calotte?

— Il en est bien capable! Il faudra guetter son retour, nous verrons cela!

— Mais, qu'est-ce que je dis? se récria aussitôt Nita; il avait un chapeau, quand il est venu nous chercher! Te rappelles-tu comme il avait l'air embarrassé de nous en nous amenant ici?

— Tais-toi! dit Ramire, en détournant les yeux, je n'aime pas penser à cela. »

Il se leva et, s'adossant à l'appui de la fenêtre :

« C'est drôle, tout de même, reprit-il, de se dire qu'il n'est plus là-haut, dans son cabinet! Nita! si nous visitions la maison! »

Nita se leva vivement; mais, avant qu'elle pût dire un mot, Sylvine entra, et les deux enfants disparurent par la fenêtre, comme ils étaient venus.

Un quart d'heure plus tard, ils entendirent battre la porte d'entrée. Sylvine partait en course, sans doute, la maison était à eux.

« Allons! » dit Ramire.

L'escalier, sombre et tortueux, menait à un corridor non moins sombre; à droite se trouvaient les chambres des deux enfants, à gauche l'appartement de l'oncle, dans lequel ils n'avaient jamais osé pénétrer.

C'était vieux, triste et délabré : un ameublement passé et démodé en velours d'Utrecht jaune, de grandes bergères affaissées, des chaises encombrées de gros livres; aux fenêtres pas de rideaux; le vieux savant avait besoin de jour, sans doute, pour ses travaux.

La table était encombrée de papiers et de gros cahiers; dans une vitrine quelques vieilles médailles, des monnaies, des échantillons de minéraux, des oiseaux empaillés, un carton sur lequel étaient piqués des papillons et toutes sortes d'insectes.

Sur un fauteuil, sa place habituelle sans doute, un chat, roulé sur lui-même, semblait ronronner confortablement.

Nita s'élança vers lui.

« Un minet! » cria-t-elle, ravie de trouver enfin à qui parler; mais elle recula malgré elle.

Le chat était empaillé aussi! il n'avait plus qu'un œil; l'autre était tombé sur le velours auprès de lui.

Nita, la bonne âme, épousseta le vieux chat et lui remit son œil.

« Là, murmura-t-elle, il a l'air moins misérable! »

Puis se retournant :

« Que c'est laid ici! reprit-elle, allons-nous-en! »

Elle regrettait d'être venue; on étouffait dans cette pièce sévère et froide, où rien ne vivait, où tout semblait près de tomber en poussière!

C'était si triste de se sentir seuls, tous deux, ce soir, dans cette vilaine maison!

« Ramire, allons-nous-en! répétait Nita, en regardant autour d'elle avec un petit frisson, je voudrais... oh! comme je voudrais revoir notre... »

Une exclamation de son frère l'interrompit, il venait d'entr'ouvrir une porte et restait immobile sur le seuil, n'osant entrer.

Nita accourut, poussa la porte et tressaillit :

III



« MAMAN !.. » MURMURA NITA.

« Maman!... » murmura-t-elle, d'une voix suffoquée.

Et, glissant son bras sous celui de son frère, elle se serra contre lui.

« Entrons, » dit-il tout bas.

Cette seconde chambre n'était pas meublée; on y voyait seulement quelques ballots, deux grandes malles fermées et cordées, et, posé à terre, se détachant sur le mur, en face de la porte, un portrait.

Leur mère!... leur pauvre maman, avec son joli sourire et ses yeux brillants; si rose et si fraîche qu'elle animait et réchauffait même cette chambre vide et nue!

Le cher portrait qu'ils avaient toujours vu dans le petit salon! qu'ils aimaient tant à regarder, autrefois, hélas! quand ils pouvaient faire des comparaisons en embrassant le modèle.

« Il est joli, ton portrait, maman, disaient-ils, mais pas tant que toi; tes yeux sont plus doux et tes mains sont plus petites! »

Et, depuis un an, le portrait était là tout seul dans cette chambre où personne n'entrait, où personne ne répondait à son regard, à son sourire. Oh! s'ils l'avaient su!...

Mais, quand il les avait emmenés, l'oncle, pour les consoler, car ils étaient en larmes, l'oncle leur avait dit qu'ils reviendraient bientôt, qu'on rouvrirait leur maison; ils l'avaient cru, et maintenant ils devinaient qu'on les avait trompés! On avait parlé d'une vente, et ils n'avaient rien compris à tout ce qu'on disait; cela leur avait paru si embrouillé! Mais ajourd'hui Ramire comprenait : on avait vendu tout, bien sûr,

excepté ce qu'ils voyaient là, et ils ne retourneraient jamais dans leur maison !

Quand ils étaient entrés sous le toit de l'oncle Aubier, son discours n'avait pas été long.

« Montez, avait-il dit ; vos chambres sont à droite, installez-vous. Sylvine vous soignera ; je n'ai pas le temps de m'occuper de vous ! Surtout pas de bruit et qu'on ne me dérange pas quand je travaille ! »

Comme il travaillait toujours, les relations ne pouvaient devenir très intimes, et c'est ainsi que, depuis un an, ils vivaient côte à côte avec cet oncle singulier, sans se parler, sans presque se connaître.

« Je n'aime pas penser à tout cela ! » avait dit Ramire, il y a un instant. Comme il y pensait pourtant devant ce portrait !

Ils restèrent longtemps dans la grande chambre ; Nita, à genoux, le front appuyé contre les lèvres de la pauvre maman, pleurait comme le jour où on l'avait emmenée !

Ramire, lui, ne pleurait pas ; ses lèvres se serraient, ses yeux noirs paraissaient agrandis depuis un moment.

« Viens, Nita ! » dit-il enfin.

Et ses mains tremblaient quand il releva sa sœur.

« C'est un mauvais cœur ! reprit-il tout oppressé ; il aurait dû nous donner le portrait de maman ! il ne devait pas le laisser là ! Demain nous le mettrons dans ta chambre, et, si l'oncle s'en aperçoit, s'il dit quelque chose... je lui parlerai ! »

Nita regarda son frère, jamais elle ne lui avait vu une expression si sérieuse, si sévère même.

Le lendemain, malgré les clameurs de Sylvine, épouvantée d'une telle audace, le menuisier du village, guidé par les enfants, traversa le cabinet de monsieur!... enleva le portrait, sans la permission de monsieur! et, avec l'aide de Ramire, le suspendit au-dessus du petit lit de Nita.

« Une bien jolie dame! » fit le menuisier, en la contemplant.

« C'est notre maman! » dit Ramire, et son sourire, fier et triste en même temps, répondit, comme autrefois, au joli sourire dont il avait été si longtemps privé!

Sylvine attendait en bas le menuisier.

« Il a un bel aplomb! dit-elle, quand celui-ci parut.

— Qui? votre jeune maître? Il en a l'air, dit le menuisier en riant. Quels yeux! quand vous avez voulu m'empêcher de monter. Je vous conseille de ne pas vous mêler trop souvent de ses affaires! Et même il pourrait bien donner, un jour ou l'autre, du fil à retordre au vieux monsieur.

— Si Monsieur s'en occupait, oui, mais Monsieur ne s'en occupe pas.

— Ah! fit le menuisier, c'est bien plus commode, et c'est un bon moyen pour avoir la paix! »

Pourtant, lorsque, une heure plus tard, le menuisier raconta cet incident à sa femme, il ajouta après réflexion :

« Si c'est pas dommage! Des enfants gentils comme les amours et un petit qui a l'air si intelligent, chez ce vieil empaillé, qui n'a pas le cœur de les élever, et qui les laisse vivre comme des poulains dans une prairie! »

CHAPITRE IV

VISITE OFFICIELLE

« Oh! maman, ne nous défends pas d'aller chez eux! Si tu savais comme ils sont amusants avec leurs idées! Ils ne jouent pas comme les autres! Ce sont de vrais Robinsons; ils vivent dans un arbre; ils font tout ce qu'ils veulent et ne prennent pas de leçons; ils ne connaissent personne!... »

C'était le lendemain de ce jour mémorable où les petits voisins avaient franchi le mur. Ils avaient fait de leur expédition un rapport si enthousiaste et en même temps si confus que Mme Geoffrey, ne sachant plus auquel entendre, imposait silence aux petits et demandait à Sosthène quelques explications.

« Comment s'appellent-ils?

— Oh! des noms si drôles! comme eux!... Ramire et Nita.

— Pour Anita, sans doute, dit M. l'abbé, ce sont des noms espagnols.

— Et le Vieux Sauvage est leur oncle, mais ils ne sont pas ses neveux!... C'est-à-dire... il est leur cousin éloigné. Ils sont très gentils, maman, je t'assure. Ramire donne des leçons à sa sœur... »

Et l'avocat jeta un regard du côté de M. l'abbé, que ce détail devait toucher, selon lui, d'une façon toute particulière.

« Nous pouvons jouer avec eux, n'est-ce pas, maman ? »

Mme Geoffrey ne répondit pas tout de suite.

« Je suis sûre, maman, que tu les aimerais, et M. l'abbé aussi ! » s'écria Nadette.

La maman regarda en souriant les trois figures anxieuses qui l'entouraient.

« Engagez-les, dit-elle enfin, à venir goûter avec vous.

— Ils refuseront peut-être, remarqua M. l'abbé ; de pareils Robinsons doivent ignorer les plus simples règles de la civilité puérile et honnête ! Comment les apprivoiser?

— Maman le saura bien ! s'écria Nadette avec un sourire très rassuré ; d'abord ils ne sont pas sauvages du tout !... »

Ramire et Nita venaient de monter chez eux, dans leur arbre ! Ils roulèrent la corde autour d'une branche, sage précaution qu'ils ne négligeaient jamais de prendre et qui mettait Villerose à l'abri de toute surprise, et là, perdus dans le feuillage, invisibles à tous les yeux, séparés du reste des humains (c'est-à-dire Sylvine), ils reprenaient peu à peu possession d'eux-mêmes.

« Qu'allons-nous faire? dit Nita d'une voix languissante. Je n'ai pas envie de jouer.

— Moi non plus, répondit son frère. Je vais te lire quelque chose ; j'ai apporté un livre...

— Ils n'y sont pas, disait au bas du mur, dans l'autre jardin, la voix de Sosthène. Je ne vois rien.

— Écoute un instant, répliqua Gonzague :

« L'Amazone n'est pas seulement le plus grand cours d'eau de notre globe, il est également celui qui arrose les contrées les plus fertiles et les plus riches en produits de toute espèce. »

« Ils sont dans la bibliothèque, remarqua tout bas Gonzague. Quelle lecture sérieuse! »

Il y eut une interruption.

« Vois-tu, Nita, il faut absolument que nous fassions un grand voyage. Je veux voir le Brésil, le pays de maman, puis...

— Mon pauvre Ramire! tu as envie de voir tous les pays dont parlent tes livres.

— C'est vrai! » dit Ramire.

Il soupira, et reprenant sa lecture :

« L'interminable forêt qui en couvre les bords n'offre pas de clairières... »

« Patatras! » fit soudain un chœur de voix joyeuses.

Le livre venait d'échapper des mains de Ramire, et cet accident mettait en joie toute la bande, tant sur l'arbre que dessous.

« Ah! cria Ramire, vous êtes là? » Et, sans plus s'inquiéter du volume qui s'accrochait désespérément à tous les étages avant d'aller toucher terre, Ramire se glissa en rampant jusqu'au mur.

« Voulez-vous l'échelle? dit-il.

— Non, répondit Sosthène, et avec un peu d'embarras, il reprit :

« Nous venons vous demander si vous voulez goûter avec nous, et... et... voir maman! »

Il y eut un mouvement dans l'arbre.

Nita avait rejoint son frère; il se tourna vers elle.

« Tu entends? dit-il tout bas.

— Une invitation! murmura la petite fille; réponds vite... quelque chose de poli!...

— Merci, cria Ramire avec précipitation, nous voulons bien!

— Alors, dit Gonzague, allez prendre votre échelle et passez par ici.

— Oh! non, dit Nita, nous ne sommes pas prêts! Mais, dans un quart d'heure, nous serons chez vous. »

Une visite!... Les Robinsons allaient faire une visite!... La première depuis plus d'un an!

En une seconde ils furent à terre.

« Il faut nous habiller, disait, tout en courant, Nita très affairée, et nous recoiffer, et laver nos mains. »

Elle se garda bien d'appeler Sylvine à son aide; depuis un an la pauvre petite avait appris à se tirer d'affaire toute seule, et elle était devenue très adroite. elle était prête depuis longtemps, que Ramire bataillait encore contre son nœud de cravate...

Enfin, tout s'arrange, et bientôt, solennels, irréprochables, ils sortent de la maison et paraissent à la grille de la Saulaie. La grille s'ouvre toute grande. Les trois voisins les attendent, et, à peine sont-ils entrés, qu'ils se trouvent inopinément en présence de Mme Geoffrey. M. l'abbé sourit par derrière en examinant les nouveaux venus.

« Eh! mais, murmure-t-il, voilà des Robinsons qui me semblent tout à fait civilisés! »

IV



RAMIRE HEUREUX DE L'ACCUEIL FAIT A SA SŒUR.

Les voisins arrondirent de grands yeux. Quelle transformation! Ils ne ressemblent plus du tout à des Bohémiens! D'un air timide, répondant au sourire de bienvenue de Mme Geoffrey, Nita lui tend sa joue ronde, et, dans ce moment, rouge comme une cerise, elle tremble un peu; il y a si longtemps qu'une voix douce comme celle-ci ne lui a parlé! Depuis un an, personne, excepté Ramire, ne l'a embrassée! Ramire paraît tout heureux de l'accueil fait à sa petite sœur; son chapeau à la main (il a un chapeau cette fois), il attend son tour et met enfin sa main brune et maigre, cette main de Robinson qui ne connaît plus l'usage des gants, dans celle qui lui est tendue.

« Qu'allez-vous faire? dit la maman avec un sourire; vous êtes si beaux que je ne puis permettre aujourd'hui de grimper aux arbres. Est-ce indispensable à votre bonheur? »

Ramire rougit un peu. Mme Geoffrey est-elle donc si au courant déjà de leurs habitudes?

« Emportons notre goûter dans le bois! s'écrie Sosthène, nous le mangerons sur l'herbe. Je veux bien me charger d'un panier, pourvu qu'on ne me donne rien qui coule!... »

Ramire et Nita connaissent bien le bois qui est à un kilomètre seulement de la Saulaie; ils y ont passé de bonnes journées l'automne dernier, et ce projet leur sourit beaucoup plus que la perspective de jouer dans ce jardin si bien râtissé et entretenu trop soigneusement à leur gré.

La proposition de Sosthène est adoptée à l'unanimité.

Bientôt tous se mettent en route, chacun portant quelque chose, et ils défilent en procession sur l'air de *Malborough*, entonné par Sosthène avec le consentement muet de M. l'abbé, qui, lui, « ne porte rien! » et s'en félicite hautement. Nita et Nadette cheminent côte à côte, attelées au même panier, dont chacune tient une anse.

Défense aux frères d'approcher! C'est le panier aux pots de crème... La tenue de Nita est déjà moins correcte; ses cheveux ont une tendance à s'échapper du ruban qui les retient, et son chapeau penche sensiblement sur l'oreille gauche. C'est que les garçons tiennent la tête de la caravane et les font marcher au pas militaire. La journée est superbe! Les oiseaux chantent, les mouches bourdonnent, les enfants parlent tous à la fois; Mme Geoffrey, qui a voulu être de la partie, n'entend que la moitié de ce qu'ils disent.

Elle se demande, en regardant les deux petits étrangers, comment ces pauvres enfants sont tombés sous la garde de ce vieux parent... qui les garde si peu! par suite de quelles circonstances ils sont arrivés là, dans ce coin perdu, seuls, inconnus, sans amis pour veiller sur leur santé, sur leur éducation si totalement négligée par ce savant égoïste et plongé, à perpétuité, dans ses livres et ses problèmes?

Pauvres petits!... Autrefois, ils étaient élevés avec soin, cela se reconnaît encore; mais que vont-ils devenir? Mme Geoffrey se rapproche des garçons.

Il n'est plus du tout question de *Malborough*, dont elle entendait, tout à l'heure, d'une oreille distraite,

raconter les exploits; Ramire, très animé et à grand renfort de gestes (on ne lui a confié que les petits pains, heureusement), explique aux autres comment les Peaux-Rouges pratiquent la chasse aux bisons.

Par quels détours la conversation en était-elle arrivée là? Mme Geoffrey ne se le demande pas plus qu'eux. Peut-être a-t-il suffi de la rencontre sur la route, là-bas, de cette paisible vache qui les a si benoîtement regardés passer! Ramire pérore, et Mme Geoffrey le laisse épuiser son sujet; puis, mettant à profit un moment de silence, le premier, elle écarte doucement Gonzague et prend sa place auprès de Ramire.

« Vous aimez beaucoup lire? dit-elle.

— Oh! oui, madame, et je m'ennuierais bien sans mes livres.

— Surtout si vous ne travaillez pas! »

Et comme Ramire la regarde d'un air étonné, elle ajoute en souriant :

« Vous voyez que mes enfants m'ont parlé de vous. Mais pourquoi ne travaillez-vous pas? »

Elle a posé tout simplement cette question que ses enfants n'avaient pas osé faire ; mais c'est un pourquoi auquel Ramire n'a rien à répondre. Il baisse la tête avec une sorte de confusion.

« Je ne sais pas, murmura-t-il tout bas.

— Ne l'avez-vous jamais demandé à votre oncle?

— A mon oncle? s'écrie Ramire. (On voit bien que Mme Geoffrey ne connaît pas l'oncle Aubier.) Mais je ne le vois jamais. »

Les questions le mettent mal à l'aise; il voudrait y

échapper; mais Mme Geoffrey a ses raisons, sans doute, pour insister, car elle reprend :

« Pourtant, il ne travaille pas pendant les repas, je suppose!

— Il mange seul de son côté, et nous du nôtre, » répond brièvement Ramire en détournant la tête.

Mme Geoffrey hésite un instant. Ses enfants ont raison. Le Robinson n'est pas « comme les autres. » Il paraît très réservé, et, au lieu de répondre à tort et à travers sur lui-même et son entourage, il semble éprouver la plus grande répugnance à mettre des étrangers dans ses confidences.

« Il est dans son droit, se dit-elle, et je ne voudrais pas l'effaroucher. Cependant, si personne au monde ne s'occupe de ces pauvres enfants... »

Un cri de détresse retentit, poussé par Nadette. Les pots de crème ont failli verser! l'anse du panier se détache!

La caravane s'arrête, et Sosthène, qui a de la ficelle dans sa poche (il en a toujours), se met en devoir de consolider l'anse affaiblie.

L'affreux danger couru par les pots de crème n'émeut pas sensiblement Mme Geoffrey; elle entraîne Ramire et prend les devants avec lui.

« Voulez-vous, dit-elle d'un ton sérieux, accepter de moi un conseil? »

Ramire, surpris, lève les yeux et rougit.

Les mamans sont toujours bonnes et comprennent tout! On dirait que celle-ci devine ce qui se passe chez l'oncle Aubier, leur abandon et toutes les petites misères que Ramire ne veut pas avouer.

C'est dans leur intérêt qu'elle lui faisait ces questions; il le sent maintenant et se reproche d'y avoir si mal répondu.

Et quel conseil veut-elle lui donner? Quel qu'il soit, il le suivra, il se le promet d'avance!

« Le voulez-vous? répète Mme Geoffrey, en lui posant sa main sur l'épaule.

— Oui, madame, s'écrie-t-il avec élan.

— Eh bien! entrez bravement chez votre oncle et demandez-lui pourquoi vous ne travaillez pas comme les autres enfants.

— Oui, madame. »

Et, sans doute, en guise d'amende honorable, il ajouta :

« Et je viendrai vous dire sa réponse.

— Merci, dit en souriant Mme Geoffrey. Je voudrais devenir votre amie et l'amie de votre petite sœur, puisque vous ne connaissez personne et que nous sommes voisins. Est-ce entendu? »

Il ne répondit pas, car sa gorge était très serrée; mais il se pencha pour baiser la main qu'elle lui tendait.

CHAPITRE V

DANS LE PETIT BOIS.

C'était un coin béni, ce petit bois ! de l'ombre, de l'herbe, des fleurs ; des mouches et des chenilles à discrétion, tout ce qui fait le charme d'un pique-nique !

Les pots de crème ne courent plus aucun risque, ils sont vides !

Ramire a posé le sien devant lui et s'oublie dans la contemplation d'une fourmi qui, penchée sur le bord, se donne le vertige à sonder ce gouffre béant !... Une autre la suit, puis une troisième et une quatrième ; elles tournent, elles tournent « comme des chevaux de bois », se dit Ramire.

Il s'arme d'un brin de paille et dirige la marche des fourmis, barrant le chemin à droite et à gauche ; il se donne beaucoup de mal, mais aussi, ses chevaux de bois tournent très régulièrement.

Il fait chaud dans ce petit coin abrité, et ce jeu tranquille est tout à fait agréable !...

« Voyons, lambine ! plus vite, tu te laisses distancer ! »

Et, poussée par le brin de paille, la troisième presse le pas et rejoint la seconde.

M. l'abbé observe Ramire depuis un instant ; il sourit.

« Nous voilà loin de la chasse aux bisons, » dit-il tout haut.

Ramire sursaute et laisse tomber son brin de paille; mais, se remettant et sans montrer la moindre confusion :

« Croyez-vous, monsieur l'abbé, dit-il d'un air absorbé, qu'on pourrait dresser des fourmis?

— Peut-être, répond M. l'abbé très sérieusement, vous semblez même vous en tirer fort bien...

— Un cirque de fourmis! continue Ramire, ce serait gentil! On raconte tant de choses amusantes sur leur compte, sur leur manière de vivre! C'est curieux que des bêtes si petites soient si intelligentes!...

— Tout le monde travaille excepté toi, Ramire, viens nous aider à ranger cela!... »

Ramire se lève docilement (il est très sensible au moindre reproche) et, tout entier à l'emballage, il oublie ses réflexions sur les fourmis, tandis que M. l'abbé, le regardant avec la même attention, se dit en lui-même :

« Il nous a raconté les mœurs des sauvages et des bisons; les forêts du nouveau monde n'ont pas de secrets pour lui! Et voilà maintenant les fourmis!... Ah ça, mais... il sait donc tout, cet ignorant qui ne travaille pas!...

— Nadette, Nita, venez au but! Sosthène est pris! »

Gonzague jette ce cri à tous les échos.

Hors d'haleine, Ramire et Sosthène s'appuient à l'arbre qui sert de but; la course a été longue, car Sosthène a de bonnes jambes; pourtant il est battu et veut sa revanche! Les deux petites reparaissent; elles étaient prudemment cachées dans le voisinage.

Seconde envolée!... Mais bientôt Nadette ralentit sa course; la partie est trop sérieuse, et Sosthène s'acharne exclusivement contre Ramire.

« Laissons-les courir, dit-elle à Nita, et cueillons des bouquets, voulez-vous?... »

Ramire est battu à son tour, et Sosthène n'est pas peu fier! Mais ils sont à bout de souffle et de forces, et le combat finit faute de combattants!

Tous deux viennent se jeter sur l'herbe, près de Mme Geoffrey, et se déclarent incapables de faire un pas de plus.

« Reposez-vous, dit la maman, en fermant le livre qu'elle lisait; nous allons partir bientôt. »

Au bout de cinq minutes, Ramire, déjà ressuscité, se lève et, regardant autour de lui avec inquiétude :

« Où sont les petites filles? demande-t-il. On ne les voit plus. » Et il se met à leur recherche.

Elles sont très occupées; il y a tant de fleurs dans le bois! des bleues, des blanches, des roses; toutes plus fraîches les unes que les autres.

Nita, oubliant qu'elle a sa belle robe, saute les fossés et passe à travers les buissons; depuis longtemps son chapeau a glissé sur son dos, mais elle ne s'en est pas aperçue.

Son frère la voit de loin et lui fait un signe; elle appelle Nadette, et toutes deux reviennent, mais à regret, s'arrêtant à chaque pas pour grossir encore leur botte de fleurs.

« Nous allons rentrer, dit Ramire, quand elles le rejoignent; venez.

— Oh! s'écrie Nita, encore des véroniques, sont-elles jolies! Attends-moi un instant. » Et elle se penche au bord du fossé, le bras tendu; Ramire la suit des yeux...

« Nita!... Prends garde!... »

Il a bondi près d'elle, écrasant sous son pied la fleur qu'elle allait cueillir, et, la repoussant d'un geste violent :

« Va-t'en, va-t'en! » répète-t-il.

Il est si pâle, il tremble si fort, que Nita, effrayée, a jeté un grand cri, à son tour.

Tous sont accourus.

« Qu'y a-t-il? » s'écrie Mme Geoffrey, bouleversée.

Ramire est déjà plus calme.

« Rien, dit-il, en affermissant sa voix de son mieux; elle est écrasée... C'est une vipère!... Nita a failli mettre la main dessus! »

Et, malgré ses efforts, sa voix tremble de nouveau à cette pensée.

« Êtes-vous bien sûr qu'elle est morte? » s'écrie M. l'abbé, en se précipitant vers lui.

Ramire soulève son pied avec précaution.

« Oui, dit-il, elle est morte. »

Un soupir de soulagement soulève toutes les poitrines.

Du bout de son soulier, Ramire jette au loin la vilaine bête, puis, se tournant vers sa sœur :

« Ma pauvre Nita, s'écrie-t-il, il était temps! »

Deux grosses larmes jaillissent des yeux de la petite fille.

V



« C'EST UNE VIPÈRE! »

« Mais... mais... dit-elle, pouvant à peine parler, si elle t'avait piqué !

— Moi?... Oh! non... d'abord je la voyais, et puis, comment voulais-tu qu'elle me piquât, avec mon soulier sur sa méchante figure ! »

La première émotion est passée; seule, Nadette cache sa figure effarée dans les jupes de sa mère, où elle s'est enfouie en entendant le mot : « vipère! » Sosthène et Gonzague contemplent, bouche béante, leur Robinson transformé tout à coup en héros !

Ramire, qui, maintenant est très calme, s'aperçoit que tous les yeux sont fixés sur lui et devient très rouge.

« Partons-nous, madame ? » demande-t-il avec embarras; et, prenant la main de sa sœur, il se met en marche sans attendre de réponse.

« Comment l'as-tu vue? Où était-elle ? répète Nita, qui, tout émue encore, arrose de ses larmes le bouquet qu'elle serre sur son cœur.

— Au milieu des véroniques; sa tête était dressée tout près de ta main! »

Et s'arrêtant pour embrasser sa sœur :

« Ne pleure donc plus, dit-il, c'est fini!... Mais tu peux te vanter de m'avoir fait une belle peur!...

— Vous avez pu voir tout de suite que c'était une vipère? demande M. l'abbé, qui les suit de près et les écoute.

— Oh ! oui, monsieur, c'est bien facile à reconnaître.

— Vous êtes un petit brave! dit Mme Geoffrey.

— Brave! pour cela?... s'écrie Ramire; mais, ma-

dame, les petits paysans cherchent et tuent les vipères pour de l'argent.

— C'est vrai, dit M. l'abbé, qui l'observe plus attentivement que jamais; mais vous avez eu au moins le mérite de ne pas perdre la tête, et c'est beaucoup! Les gens qui gardent leur sang-froid savent se tirer des situations les plus critiques.

— Garder son sang-froid! c'est facile à dire! s'écrie Gonzague ; mais quand on est surpris!

— D'ailleurs ce n'est pas tout, dit chaleureusement Sosthène; avec le plus beau sang-froid du monde on peut manquer son coup, et il risquait de se faire piquer.

— Où sont les paniers? » crie tout à coup Ramire, pour couper court à la conversation qui le gêne.

M. l'abbé se met à rire.

« Modeste, par-dessus le marché, » murmure-t-il en hochant la tête avec satisfaction.

Mais l'enthousiasme de Sosthène ne se refroidit pas si facilement.

« Je voudrais me trouver dans un cas de ce genre, s'écrie-t-il, pour voir si j'en ferais autant que vous! »

Ramire le toise involontairement d'un regard étonné, et M. l'abbé attend sa réponse avec curiosité; mais il a détourné la tête et se tait.

« Je l'espère, dit alors M. l'abbé, et je ne veux même pas en douter!

— Surtout, dit Ramire en serrant malgré lui la main de Nita, surtout si c'est votre petite sœur qui a besoin de votre secours!

— Vous trouvez cela tout naturel, vous, parce que… parce que… »

Sosthène hésite un instant.

« Enfin, dit-il, vous êtes comme un grand garçon qu vit comme il veut, qui fait ce qu'il veut! Vous vous promenez tout seul, vous vivez tout seul, vous êtes très sérieux.

— Pas toujours, dit Ramire en souriant.

— Plus que votre âge! Et ces livres que vous lisez!… Enfin, je sais ce que je veux dire!… »

Les autres doivent se contenter de cette assurance, car il n'essaye pas de s'expliquer d'une façon plus claire.

S'approchant de Ramire, il prend amicalement son bras sous le sien :

« Voulez-vous me tutoyer? » demande-t-il, à brûle-pourpoint.

A quoi Ramire, bien qu'un peu surpris, répond vivement :

« Avec plaisir!

— Et nous serons amis?

— Nous serons amis, » répond gravement Ramire.

Devant la grille de la Saulaie on se sépare avec force poignées de mains.

« N'oubliez pas mon conseil, dit à demi-voix Mme Geoffrey, en regardant Ramire.

— Non, madame, merci. »

Et les grands yeux noirs sont pleins de reconnaissance.

« Au revoir, dit M. l'abbé, en lui serrant la main à

son tour, au revoir; saluons le dompteur de vipères... et de fourmis! »

Ils échangent un sourire, et la grille se referme.

« Tu vois, maman, comme ils sont gentils! s'écrie Gonzague, non moins enthousiaste que son frère.

— Charmants, répond Mme Geoffrey, d'un air pensif; pauvres petits!

— Tu les plains? mais ils sont très heureux, maman, je t'assure; ils en ont l'air, du moins, » ajoute-t-il, ébranlé tout à coup dans cette conviction par un triste hochement de tête de sa mère.

« Des orphelins, sans doute, dit M. l'abbé, qui semble partager l'opinion de Mme Geoffrey; ils m'intéressent, ces pauvres enfants! Ramire surtout, continue M. l'abbé, se parlant à lui-même; singulier petit personnage! une intelligence remarquable et un caractère si... particulier! »

Et M. l'abbé l'entend encore causer avec animation, avec cette facilité qu'ont les enfants qui lisent beaucoup; il le revoit s'amusant ensuite comme un bébé avec ses quatre fourmis! Puis cet incident de la vipère!

Et, tout en se disposant à aller dîner, le jeune abbé se répète :

« Singulier petit personnage! Et cette éducation... quel dommage! »

Cette promenade a mis tout le monde de belle humeur à la Saulaie.

Les enfants racontent à leur père l'événement qui l'a signalée, et M. Geoffrey est requis d'accorder, comme

les autres, sa confiance et son amitié aux deux Robinsons.

Ils dînent gaiement, puis tous se déclarent disposés à se coucher de bonne heure, et l'on s'embrasse réciproquement en se souhaitant une bonne nuit.

Et dans l'autre maison que se passe-t-il?

A peine la porte s'est-elle ouverte, puis refermée sur les enfants, que Sylvine s'élance au-devant d'eux :

« C'est heureux! crie-t-elle, voilà une heure que votre dîner vous attend; dépêchez-vous, j'ai à sortir. »

Il n'est que six heures pourtant; mais Sylvine paraît avoir tout un arriéré de courses à faire dans ce moment.

Le dîner est brûlé; mais les enfants ne s'en aperçoivent guère. Sylvine ne leur en laisse pas le temps; vite, vite, elle change les assiettes; vite, vite, elle emporte les plats. Ils sont encore à table, et, déjà, elle enlève le couvert, si bien qu'il ne reste plus sur la nappe que leur assiette et leur verre.

Ramire a bien envie de se fâcher; mais Nita lui fait des signes; il consent à ne rien dire, et tous deux quittent la salle à manger.

« Viens-tu à Villerose? » demande nonchalamment Ramire.

Mais Nita n'y est pas disposée; ils restent étendus sur la pelouse, sans se parler. Ramire réfléchit beaucoup. Il lui semble que ces deux derniers jours ont changé quelque chose dans sa vie.

Nita essaye de compter les étoiles qui paraissent peu

à peu au-dessus de leurs têtes ; mais il y en a bientôt un si grand nombre qu'elle y renonce.

Il faut rentrer !... Ils se retrouvent comme la veille, seuls dans la maison, et, quand Ramire l'a quitté, Nita est heureuse de sentir le sourire de sa mère tout près d'elle, dans la solitude de sa petite chambre.

Ils dorment depuis longtemps lorsque Sylvine, ayant épuisé toutes les nouvelles du jour et de la veille, se décide à rentrer et à fermer les portes et les fenêtres.

CHAPITRE VI

UNE PANIQUE.

La pelouse étant une mer, il n'y a aucune raison pour que le vieux canapé de crin, relégué dans le cellier, ne soit pas un vaisseau de haut bord !

Un beau matin, Ramire, à peine éveillé encore, entrevit soudain cette vérité, si éclatante qu'elle le réveilla complètement.

« Parfait!... murmurait-il, s'habillant en toute hâte, très bien!... Il faut que je prévienne Nita. »

Pan, pan, pan!.. Trois coups vigoureux dans la porte voisine.

Une autre aurait crié au secours, au meurtre, au feu ! Mais, dès le premier coup, Nita, soulevant la tête, demanda sans la moindre émotion :

« Qu'est-ce que tu veux encore? »

Évidemment Ramire l'avait souvent « prévenue » de cette façon discrète.

« Lève-toi, Nita; j'ai un bateau superbe, le canapé de crin, tu vas m'aider ! »

Et, sans attendre un consentement dont il était sûr, il partit en conquête. Mais, déception! le vieux canapé

était très lourd; impossible de l'emporter à eux deux, il fallait attendre du renfort.

Heureusement les voisins étaient en récréation à midi, et, depuis quelques jours, ils passaient cette récréation à Villerose et dans le jardin du vieux sauvage, qu'ils savaient absent...

« Y êtes-vous? » Un, deux, trois, hisse! L'union fait la force! Le lancement du navire n'offrit aucune difficulté; dix bras réunis le portèrent jusqu'au milieu de l'Océan.

Là il fut secoué, épousseté; quelques araignées délogèrent, éperdues; leurs toiles furent balayées; puis on frotta vigoureusement le crin qui redevint brillant et « comme neuf!... » Ces dames pouvaient embarquer.

On s'assit d'abord, les uns sur le coussin, les autres sur le dossier, pour discuter les dernières mesures à prendre; car personne ne se faisait illusion, il restait pas mal de choses à organiser, comme mise en scène, avant que le canapé fût prêt à prendre la mer.

« D'abord il faut lui choisir un nom, » dit Gonzague.

Ce n'était peut-être pas le plus pressé; mais tous en jugèrent autrement et les imaginations se mirent en campagne : *Le Rapide? La Mouette? L'Albatros? L'Hirondelle?*

Non!... rien de tout cela ne pouvait convenir au canapé.

Enfin, le savant Sosthène, qui n'avait encore rien dit, mit fin à la discussion en proposant d'un air modeste un nom qu'il venait de forger :

Le Nautipède!

« Bravo! s'écria Ramire enthousiasmé, c'est juste ce qu'il nous faut! et je te promets que ses quatre pieds navigueront bien! »

Le canapé, ayant perdu une roulette, n'était pas d'aplomb; c'était déjà quelque chose; mais Ramire voulait mieux.

« Levez-vous! » cria-t-il tout à coup; sa voix les fit tressaillir et tous se trouvèrent debout en même temps.

Il disparut dans le cellier et revint armé d'une scie.

Sosthène avait déjà compris!

Un pied plus court à l'avant, un pied plus court à l'arrière! Quel roulis!... quel tangage!...

C'était d'un réalisme à donner le mal de mer.

Maintenant le mât et la voile; un manche à balai et un vieux rideau! *le Nautipède* est paré!...

La mer était belle, la brise favorable; le navire avait filé un nombre incalculable de nœuds, quand Ramire (il avait été, au choix, nommé amiral) proposa à son équipage une pêche au requin. La traversée devenant monotone, l'équipage accepta cette distraction avec transport.

Gonzague, ayant consenti à suivre, sur le dos, le sillage du *Nautipède*, courut chercher la corde qui devait le hisser à bord dès qu'il serait harponné.

La chasse fut longue et acharnée, le requin défiant toutes les ruses et esquivant le harpon avec une habileté extraordinaire! Grâce à Sosthène, chargé de faire la houle, la violence du roulis augmentait de minute en minute. L'amiral, s'échauffant de plus en plus, hurlait des ordres à travers son porte-voix; les deux passagères

criaient de leur côté et s'accrochaient à Sosthène, qui, debout à l'arrière, précipitait les secousses!

Le requin tournait autour du *Nautipède*, approchant toujours... Soudain, l'amiral lança, d'une main sûre, sa corde terminée par un nœud coulant...

Ce fut une clameur à ébranler le vieux mur.

« Il est pris! Nous le tenons! Gonzague, ce n'est pas de jeu! tu ne dois pas te sauver!...

— Hisse! Hisse!... » criait l'amiral.

Le requin avait entraîné le harpon; il passa à bâbord, tournant le dos aux autres...

Que se passe-t-il?

La corde est arrachée brusquement aux mains de l'amiral; le requin se débat de toutes ses forces! Il se dégage enfin et se relève effaré, le bras tendu vers la maison.

Ils se retournent... et Nadette, jetant un cri, s'enfonce dans l'angle du canapé.

Sur la porte, une plume à la main, le sourcil froncé sous sa calotte, l'œil courroucé derrière ses lunettes... le Vieux Sauvage en personne!

L'équipage reste pétrifié.

Dans le silence morne qui a succédé au tumulte, on entend enfin une voix exaspérée :

« Ramire! »

Combien de fois a-t-il répété inutilement cet appel? Ramire n'ose pas se le demander.

Il débarque; mais personne ne le suit, et il s'avance, seul, devant le tribunal.

« Vous m'entendez à la fin! crie l'oncle Aubier, dont

l'indignation fait détonner la voix, c'est heureux ! avez-vous l'intention de continuer longtemps ce tapage infernal ?... Me sera-t-il permis de travailler aujourd'hui ?

— Je suis bien fâché, mon oncle, murmure l'ex-amiral, je ne vous savais pas revenu.

— Est-ce une raison pour vous conduire d'une manière aussi... » (L'oncle cherche un terme suffisamment énergique.)

« Aussi inqualifiable ?... » dit-il enfin, n'en trouvant pas, sans doute, pour qualifier cette conduite.

Et, tendant vers l'extrémité de la pelouse une plume menaçante :

« Qui sont ces enfants ? » ajoute-t-il.

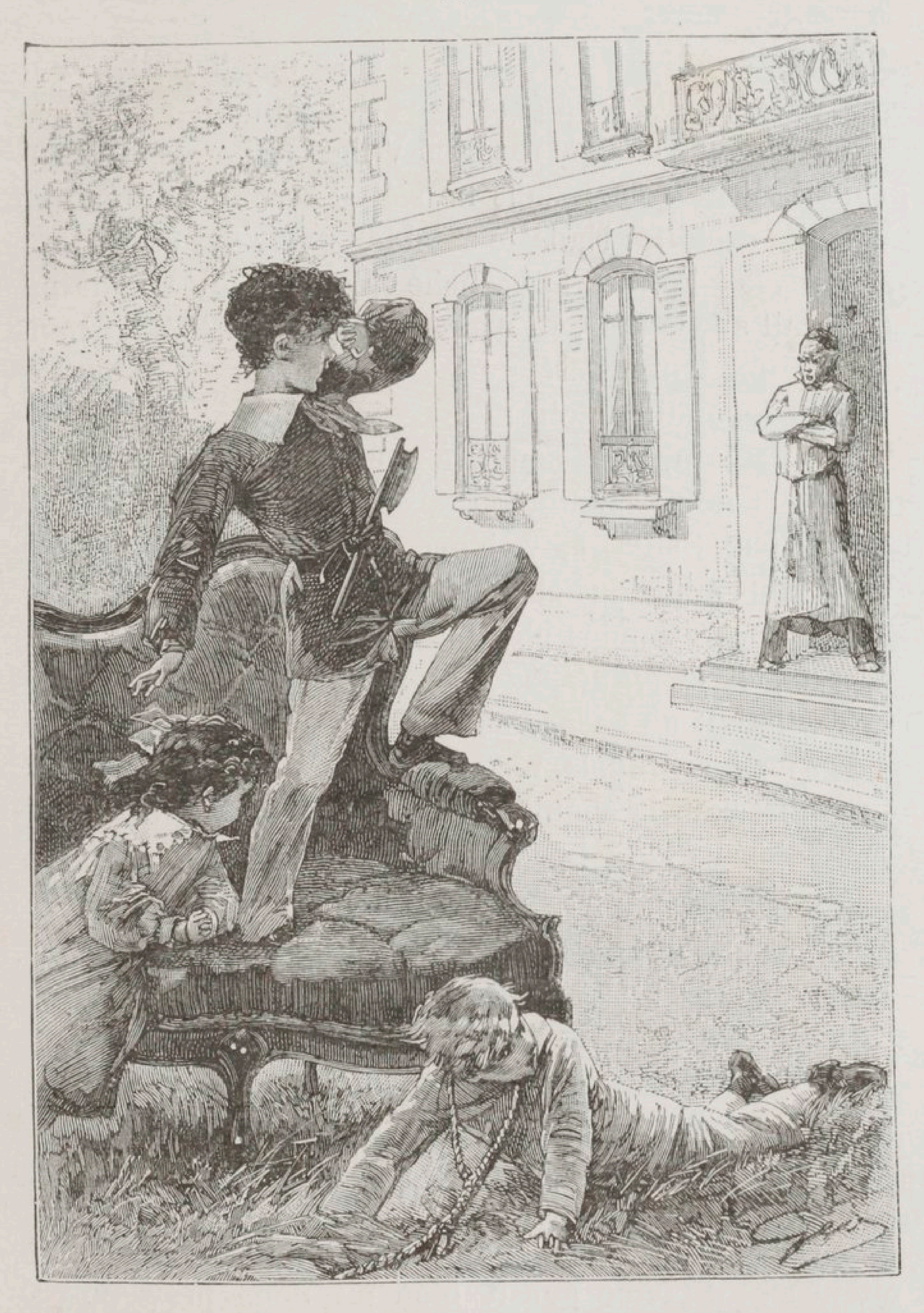
« Ces enfants » ont bravement tourné casaque ; à peine l'oncle peut-il encore distinguer leur dos. Ils s'évanouissent tous, légers et insaisissables comme des feux follets, derrière un buisson.

Nita, le premier mouvement de stupeur passé, est venue rejoindre son frère, qu'elle ne veut pas abandonner.

L'oncle Aubier les regarde tour à tour, se demandant, indécis, ce qu'il va faire de ces deux coupables. Puis, secouant la tête et pressé d'en finir :

« Montez dans votre chambre, dit-il sévèrement, pour... »

A ce moment un petit papier tombe de sa poche, un papier couvert de chiffres et de signes « cabalistiques », se dit Nita : plus A, plus B, et des barres, des divisions, des x'. Le savant se précipite dessus, le dévore des yeux, et, perdant le fil de son discours :



L'ÉQUIPAGE RESTE PÉTRIFIÉ.

« Pour réfléchir ! » conclut-il d'un ton distrait.

Et il remonte lui-même dans son cabinet...

Les voisins avaient regagné Villerose. Jamais l'ascension de la corde à nœuds ne s'était accomplie avec une pareille rapidité; Nadette semblait avoir des ailes !

Arrivés à l'office, la branche la plus reculée, celle qui avançait sur le mur, ils s'arrêtèrent, et Sosthène fit entendre une toux discrète.

Nita répondit de loin :

« A demain, nous sommes punis ! Il nous met en prison dans notre chambre !

— Vieux Sauvage, va ! grommela Sosthène furieux, nous nous amusions si bien ! »

Quelques secondes plus tard, les deux jardins étaient déserts, et le *Nautipède*, semblable au vaisseau fantôme, flottait au hasard sur la mer immense !...

Les deux criminels, n'étant pas au secret, s'établirent ensemble dans la chambre de Nita ; mais celle-ci ne tira pas d'abord grand bénéfice de la société de son frère. Ramire, sombre et silencieux, s'était accoudé à la fenêtre ouverte et restait immobile, lui tournant le dos.

« Pour réfléchir ! » avait dit l'oncle Aubier ; mais il ne se doutait pas à quel point on obéissait à cet ordre dans la petite chambre.

« C'est comme une souris ! dit Nita lasse, enfin, de ce silence prolongé ; il sort et il rentre sans que personne s'en doute ; quand donc est-il revenu ?

— Cette nuit, probablement, répliqua Ramire, sans se retourner ; Sylvine aurait bien pu nous prévenir ce matin.

— Elle était de mauvaise humeur, reprit Nita ; tu n'as donc pas remarqué comme elle jetait les assiettes sur la table ?

— Non, » dit Ramire avec indifférence. Puis il retomba dans ses réflexions.

Au bout d'un instant il se retourna et, s'adossant à la fenêtre :

« Je m'ennuie, Nita, dit-il d'un air découragé.

— Parce que tu es puni ? » demanda la petite fille.

Elle pensa que son frère était humilié de cette punition, la première que l'oncle Aubier leur eût infligée.

« Oh ! non, dit-il, nous l'étions bien de temps en temps autrefois !

— Oui, mais pas injustement ! s'écria Nita d'une voix agitée, seulement lorsque nous le méritions ! et jamais pour avoir fait du bruit en nous amusant dans le jardin ! »

Ramire haussa les épaules.

« Nous l'avons dérangé ! dit-il nonchalamment, et il veut avoir la paix chez-lui ; c'est assez naturel.

— Alors pourquoi nous garde-t-il ? »

Ramire fit un brusque mouvement et se redressa.

« Voilà ce que je veux savoir, dit-il, se rapprochant de sa sœur ; il ne nous a pas tout dit au commencement ! Il savait bien que nous ne retournerions jamais là-bas ; je suis presque sûr que la maison n'est plus à nous. Mais pourquoi nous tient-il ici, comme des bêtes en cage ? A notre âge on va en pension, ou bien on a un maître, comme Sosthène et Gonzague !... Vois-tu, en trouvant chez lui nos caisses et le portrait de maman, j'ai deviné bien des choses et j'ai compris que nous

étions ici pour toujours ! Mais pourquoi ne vivons-nous pas comme tout le monde ? Je veux le savoir... et je vais le lui demander, ajouta-t-il avec résolution.

— Oh ! fit Nita d'un ton anxieux, tu n'oseras pas !...

— Si, j'oserai ! j'ai bien vu que Mme Geoffrey ne trouvait pas cela naturel; elle m'a dit elle-même de demander à l'oncle Aubier pourquoi je ne travaillais pas.

— Ah ! » fit encore Nita dans un long soupir; puis elle reprit toute tremblante :

« Il faudra aller le trouver dans son cabinet !

— J'irai !... aujourd'hui même ! »

Et, avec un demi sourire, il ajouta :

« Je peux bien sortir maintenant sans lui désobéir, j'ai assez réfléchi !

— Tu vas le déranger encore, dit Nita avec un petit frisson; il te grondera ! »

Ramire ne répondit pas à cette insinuation, et elle vit bien qu'il était décidé à tout !

Comme il ouvrait la porte, elle se pendit à son bras.

« Je vais avec toi, murmura-t-elle.

— Comme tu voudras, mais laisse-moi parler tout seul ; je ne veux pas qu'il te gronde ! »

Arrivés à la porte du cabinet, les enfants s'arrêtèrent; Nita, le souffle haletant comme après une longue course, se serra contre son frère.

« Attends un peu, murmura-t-elle, que je reprenne mon courage ! »

Sans répondre, Ramire lui pressa le bras d'un air protecteur et frappa !...

« Entrez ! » cria une voix sèche.

CHAPITRE VII

ENTREVUE ORAGEUSE ET ENTREVUE JOYEUSE

Ils entrèrent...

De toute la personne du vieux savant, la calotte seule était visible.

Il disparaissait derrière une pile de gros livres et plongeait, tête première, dans un dictionnaire plus gros que tout le reste.

« Tout à l'heure, Sylvine, » dit-il machinalement sans regarder.

C'était la réponse qu'il faisait deux fois par jour, quand Sylvine venait annoncer que Monsieur était servi.

Malgré son trouble, Nita fut prise d'une folle envie de rire ; elle pinça doucement son frère.

« Allons-nous-en, » murmura-t-elle à son oreille.

Mais Ramire secoua la tête et, un doigt sur ses lèvres, fit un pas en avant.

« Pardon, mon oncle, dit-il d'une voix claire, c'est moi. »

La maison s'ébranlait-elle sur sa base? La calotte oscilla brusquement de bas en haut; le dictionnaire tomba à terre pêle-mêle avec tous les volumes et les

papiers qu'il entraîna dans sa chute; les lunettes, projetées en l'air, vinrent retomber sur la table... Au milieu d'un flot de poussière, l'oncle Aubier parut, debout sur les ruines! l'air égaré, la bouche ouverte.

« Encore vous?... »

N'en pouvant croire ses yeux, il remit nerveusement ses lunettes :

« Encore vous!... » répéta-t-il, accablé par la certitude acquise.

En face de ce désastre causé par leur entrée, Nita n'avait plus du tout envie de rire; toute pâle, elle se cachait de son mieux derrière l'épaule de son frère et tremblait de tous ses membres.

Ramire n'avait pas reculé d'une ligne.

« C'est moi, mon oncle, répéta-t-il, j'ai besoin de vous parler. »

L'idée parut si plaisante à l'oncle Augier qu'elle le remit de son saisissement.

« Besoin de me parler!... Voyez-vous cela?... ce marmot!... Enfin, puisque vous êtes là, puisqu'il est décidé que je n'aurai pas une minute de paix aujourd'hui, dites-moi ce que vous voulez... vite... et laissez-moi. »

Il s'était jeté sur son fauteuil, mais se releva tout à coup, très agité, les mains tendues.

« Non, non, laissez!... cria-t-il en voyant Ramire se baisser pour ramasser ses livres; ne touchez rien!... ne perdez rien!... j'arrangerai cela... que voulez-vous? »

Mais ce n'était pas facile d'entrer en matière; Ramire resta un instant pensif, les yeux fixés sur son oncle, l'air grave et si sérieux que le vieux savant, si distrait

VII



RAMIRE N'AVAIT PAS RECULÉ D'UNE LIGNE.

et si indifférent qu'il pût être, se mit à l'examiner curieusement.

« Viendriez-vous par hasard, dit-il d'un ton ironique, me demander vos comptes de tutelle? »

Il ne croyait pas si bien dire!

« Êtes-vous notre tuteur? » demanda vivement Ramire, répondant à cette plaisanterie par une autre question.

« Oui, pour mon malheur, » répondit l'oncle Aubier avec sa grâce habituelle.

Ramire rougit, et sa voix devint sèche :

« Je ne sais pas bien ce que c'est qu'un tuteur, reprit-il froidement; voulez-vous me le dire?

— C'est un protecteur que la loi donne aux orphelins pour remplacer leurs parents. Comprenez-vous? ajouta le tuteur qui semblait en douter.

— Alors, dit lentement Ramire, c'est vous qui devez nous élever et... et nous instruire; pourquoi ne le faites-vous pas? »

Nita, effrayée d'une telle audace, regarda son frère. Il se tenait droit, la tête relevée, ses yeux, plus noirs que jamais, fixés hardiment sur ceux de son tuteur.

Nita trembla!

L'oncle ne se fâcha pas; seulement il n'y avait plus rien d'ironique dans sa voix quand il s'adressa de nouveau à ce « marmot ».

Il repoussa de la main les papiers qui encombraient sa table, pour s'accouder plus à l'aise.

« C'est bien, dit-il, parlons affaires une fois pour toutes, puisque vous le voulez; mais je voudrais savoir

d'où vous viennent tout à coup ces idées. Quel âge avez-vous?

— Douze ans.

— Douze ans?... Impossible! cria le tuteur avec stupéfaction. Je... je vous croyais bien plus jeune. Depuis quand êtes-vous ici?

— Depuis un an.

— Déjà! murmura-t-il confondu.

« Pour en revenir à votre question, j'avais bien pensé, au commencement, qu'il faudrait s'occuper de cela, mais comment? D'ailleurs j'avais du temps devant moi; et puis... j'ai oublié! avoua-t-il enfin naïvement. Comme le temps passe! »

Il se frotta le front d'un air perplexe.

« On m'a tant cassé la tête de vos affaires, reprit-il, que j'ai regretté cent fois d'avoir accepté cette corvée!... Enfin, je ne pouvais faire autrement! »

Mais cette sorte de justification, qu'il se donnait à lui-même, ne suffit pas à le consoler, car, pris d'un accès de désespoir, il s'écria :

« C'est toujours à recommencer!... Je vous ai pris chez moi; on ne peut rien exiger de plus! que vous manque-t-il ici?

— Rien, dit Ramire un peu découragé; mais je voudrais travailler comme tous les garçons de mon âge, avoir un maître ou aller au collège. »

Cette prétention sembla exaspérer le vieux savant; il changea de ton tout à coup et, se soulevant des deux mains sur les bras de son fauteuil :

« Un maître! le collège! cria-t-il; et qui payerait ce

maître? qui payerait le collège? je vous prie! Où trouverais-je de l'argent? »

Ramire devint pourpre, et son cœur se mit à battre si fort que Nita le sentit sous sa main.

Il n'avait pas prévu ce genre d'obstacle. Si raisonnable qu'on soit à douze ans, il est des choses difficiles à comprendre!

Au milieu de toutes les réflexions que lui avait inspirées dernièrement la situation particulière où il se trouvait, cette pensée ne lui était pas venue.

On n'avait jamais parlé d'argent avec lui! Pouvait-il savoir s'il était riche ou pauvre?

Il y eut un instant de silence.

Nita avait peine à comprendre pourquoi son frère avait l'air si troublé; jetant un regard plein de rancune au Vieux Sauvage, elle murmura très bas :

« Ramire, laisse-le dire, ne sois pas triste! »

Ramire releva sa tête baissée.

« Nous sommes pauvres? » demanda-t-il.

Le tuteur s'était calmé; il s'adossa à son fauteuil et répondit d'un ton rogue :

« Vous êtes pauvres!

— Mais, reprit Ramire avec hésitation, au Brésil... quand j'étais petit?... »

Il n'osait pas demander d'explication; mais ses yeux interrogeaient si visiblement le vieux savant que celui-ci répondit avec humeur :

« Je n'ai jamais rien compris aux affaires de votre père; je sais seulement qu'il est parti tout jeune pour le Brésil. Quand il a épousé votre mère, il était à la tête

d'une grande exploitation... Au bout de quelques années, étant très malade, il revint en France, espérant se remettre; mais... »

Ramire l'interrompit :

« Je sais, dit-il d'une voix tremblante, il est mort, et nous ne sommes jamais retournés là-bas. »

Le tuteur inclina la tête et reprit :

« Votre père avait laissé sa propriété entre les mains d'un régisseur; mais je ne sais pour quelle cause tout cela a mal tourné, et, quand votre mère est morte, il y a un an, vous étiez ruinés! »

Ramire détourna les yeux; il était devenu très pâle, et ses lèvres tremblaient.

Ainsi, quand la pauvre maman était si triste dans les derniers temps, ce n'était pas seulement, comme il le croyait, parce qu'elle était malade; c'est que toutes les lettres du Brésil lui apportaient de gros soucis! Avait-elle su avant de mourir que ses enfants, laissés seuls au monde, seraient dénués à ce point?

Il se redressa tout à coup.

« Sommes-nous à votre charge? » demanda-t-il brusquement.

Le tuteur tressaillit.

Il vivait confiné dans ses livres et n'entendait rien aux choses pratiques; encore moins savait-il ce qui pouvait ou non entrer dans une tête d'enfant, n'ayant, certes, jamais pris le temps de se le demander! Mais il fallait reconnaître que ce petit cerveau, dont il faisait si peu de cas, était plus développé que celui d'un poulet ou d'un jeune chevreau! C'était un fait

curieux à observer, un fait tout nouveau pour lui!

Il ferma à demi les yeux derrière ses lunettes, et, la tête penchée, examina de nouveau et longuement son pupille.

« Sommes-nous à votre charge, mon oncle? répéta Ramire.

— Non, mon enfant, répondit d'un ton adouci le vieux tuteur, soudainement apitoyé par l'expression de ce petit visage, je suis pauvre moi-même, et je ne pourrais...

— Avons-nous des parents au Brésil?

— Pas que je sache! Votre mère était fille unique et orpheline depuis peu de temps. J'étais le plus proche parent de votre père, et, comme j'avais conservé de bonnes relations avec lui... »

Il parlait distraitement et pensait à autre chose, car il laissa sa phrase inachevée, et, se levant, il alla chercher, sur une planche de sa bibliothèque, un petit portefeuille qu'il ouvrit.

« Vos comptes sont là, dit-il, et ces valeurs sont à vous. »

C'étaient des papiers de couleur qui restaient lettre morte pour les enfants; le vieux savant les regarda avec attention.

« Au fait, murmura-t-il, j'ai oublié d'aller toucher cet argent le mois dernier, j'irai un de ces jours!

« Vous avez peu de chose, continua-t-il, juste vos frais de nourriture et d'entretien et, certes, pas de quoi payer des pensions nulle part! »

Il referma le portefeuille et le remit où il l'avait pris.

« Voilà la situation conclut-il, êtes-vous satisfait? »

Satisfait! Il n'y avait pas lieu de l'être beaucoup, et la question pouvait paraître singulière; mais Ramire ne l'entendit même pas. Il songeait à Mme Geoffrey.

« Je lui dirai cela, pensait-il, elle m'aidera à comprendre! et elle me conseillera sur ce qu'il faut faire!

— Il y a encore quelques bibelots à vous, reprit l'oncle; ici, dans cette chambre. »

Nita frémit, il allait entrer et demander le portrait.

« Nous sommes perdus! » se dit-elle.

Il entra en effet dans la pièce voisine, montra les caisses du doigt, puis, cherchant autour de lui :

« Il manque quelque chose! dit-il, rassemblant ses souvenirs. Oui... quelque chose! mais quoi donc?

— Un portrait! le portrait de maman, s'écria Ramire d'un ton plein de reproche; pourquoi le laissiez-vous là? C'est moi qui l'ai pris; il est dans la chambre de Nita. »

Le savant se tourna vers lui, bouleversé, doutant de ce qu'il entendait :

« Vous vous êtes permis... d'entrer? cria-t-il d'une voix saccadée.

— Oui, mon oncle, pendant votre absence.

— Pendant?... »

Il se tut, suffoqué.

Ils étaient venus!... pendant son absence! fureter dans son cabinet!... déranger ses papiers! ses collections!... *Ses collections!*... Ils avaient osé!... Mais la prochaine fois, ils le dévaliseront, pour jouer, pour s'amuser! sait-on de quoi peuvent être capables des enfants?

Et il avait failli se laisser prendre aux airs sensés de ce petit scélérat! ils sont tous les mêmes!

Ils avaient osé!...

Hors de lui, il saisit le poignet de Ramire.

« Vous allez le rendre, aujourd'hui même, murmura-t-il, ce sera votre punition. »

Ramire secoua si violemment son bras, que le vieux savant lâcha prise.

« Ne nous demandez pas cela! dit-il d'un ton résolu, laissez-nous le portrait de notre maman! Qu'est-ce que cela vous fait, mon oncle? vous l'aviez oublié! laissez-le-nous! »

Pourquoi se donner tant de peine et perdre son temps à quereller ces mioches? il n'en avait que trop perdu aujourd'hui avec eux!

« Allez, dit-il tout à coup, en ouvrant la porte de son cabinet; en voilà assez! que je n'entende plus jamais parler de vous! »

Et ce singulier tuteur referma la porte sur les talons de ses pupilles.

Pendant quelques minutes il se promena avec agitation dans son cabinet, puis ses yeux tombèrent sur la pile de livres écroulée au pied de sa table. Il les releva soigneusement, un à un, et les replaça dans le même ordre, rassembla les papiers épars autour de lui. Retrouvant alors sa page perdue, l'esprit calmé et rafraîchi par ce travail préparatoire, il se replongea avec délices dans son dictionnaire, où il oublia bientôt tous les ennuis attachés à la charge de tuteur.

. . . .

Sans bruit, sans un mot, comme deux ombres, les enfants avaient quitté la maison pour se réfugier à Villerose.

Là, seulement, ils se sentaient chez eux.

La bibliothèque était leur coin préféré ; ils s'y blottirent l'un contre l'autre, sur la même branche.

Ramire contempla leur nid, et, soupirant :

« Oh ! Nita, Nita, dit-il tout bas, nous étions si heureux ici ! »

C'était comme s'il y revenait après une longue absence, rapportant la triste expérience des choses de ce monde !

Nita éclata en sanglots et jeta ses bras au cou de son frère.

« Pourquoi... pourquoi lui as-tu parlé? s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée, il ne t'a dit que des choses tristes et méchantes... parce qu'il ne nous aime pas !... N'y pense plus, mon pauvre Ramire!

— Je ne peux pas! c'est malgré moi!... Que faire, Nita, si nous sommes si pauvres? »

Elle embrassa son frère avec désespoir.

« Rien du tout!... s'écria-t-elle, toute prête à la révolte, qu'est-ce que cela nous fait? nous étions très bien comme cela, avant qu'il te le dise; nous resterons toujours ici, dans notre coin, tous les deux !. »

Mais Ramire suivait une autre idée.

« Il doit y avoir un moyen! murmura-t-il, je pourrais... oui... peut-être; j'y avais pensé! Enfant de troupe! ou mousse plutôt! j'aimerais mieux cela; je voudrais être marin! »

Cette idée le fit sortir de son abattement; ses yeux redevinrent brillants.

Au contraire, les sanglots de Nita redoublèrent; elle laissa retomber ses bras.

Mais, déjà, Ramire jetait un cri :

« Et toi? toi! tu ne peux pas rester toute seule, ici, avec le Vieux Sauvage! C'est impossible!... N'aie pas peur, Nita, je ne t'abandonnerai pas! »

Il eut de la peine à la calmer, car il ne s'y prenait pas très bien, ayant grand besoin, lui-même, d'être consolé. Il mêlait à ses exhortations tant de plaintes et de cris de détresse que, bientôt, les rôles furent changés et que Nita en revint à son premier conseil :

« Ne rien faire et n'y plus penser! »

Mais elle avait beau dire, Ramire sentait dans sa conscience quelque chose de nouveau! « Maintenant » il ne pouvait plus vivre comme il avait vécu jusque-là...

Nita ne pleurait plus; il n'était pas dans sa nature de se lamenter indéfiniment, et elle se trouvait vite au bout de ses larmes.

Bientôt, Ramire, la voyant tout à fait calmée, se leva debout sur la branche.

« Où vas-tu? demanda-t-elle vivement.

— Chez Mme Geoffrey, je veux tout lui raconter; elle me donnera des conseils. »

Nita grimpa dans sa chambre et prit sa tapisserie, pour attendre plus patiemment le retour de son frère.

Les petits voisins n'étaient pas visibles; ils préparaient leurs devoirs.

M. et Mme Geoffrey se promenaient lentement dans la

grande allée; sur un banc, à l'ombre, M. l'abbé lisait son bréviaire.

« J'aurais mieux aimé la trouver seule, se dit Ramire; mais il n'y a pas à reculer, ils me voient et vont me demander ce que je veux. »

Il s'était familiarisé, du reste, ces jours derniers, avec M. Geoffrey, qui, maintenant, témoignait aux deux orphelins le même intérêt que le reste de sa famille. Faisant bonne contenance, il s'avança à grands pas.

« Bonjour, Robinson, criait déjà M. Geoffrey, nous parlions justement de vous! »

Ramire salua en souriant, mais il n'avait pas sa figure ordinaire; Mme Geoffrey le remarqua bien vite :

« Avez-vous parlé à votre oncle? » demanda-t-elle vivement.

Cette question le mit à l'aise, car il ne savait par où commencer.

« Oui, madame, répondit-il, je venais vous le dire.

— Très bien, alors asseyons-nous sur ce banc. M. l'abbé ne vous gêne pas? »

Mme Geoffrey savait bien que M. l'abbé était un grand ami des Robinsons; on le pria d'assister au conseil.

Longuement, presque mot à mot, Ramire rapporta son entretien avec l'oncle Aubier.

M. Geoffrey l'écouta avec beaucoup d'attention, sans l'interrompre, hochant la tête de temps à autre.

« Pauvres petits! » murmura-t-il d'un ton préoccupé, lorsque Ramire se tut.

Mme Geoffrey regardait son mari.

« C'est un singulier tuteur, s'écria-t-elle, il néglige

tous ses devoirs vis-à-vis de ces enfants; ne peut-on tenter quelque chose?

— Il me semble, dit à son tour M. l'abbé, que la loi...

— Sans doute, je sais ce que vous voulez dire, monsieur l'abbé, la loi protège le pupille contre un mauvais tuteur; mais celui-là ne me paraît être qu'un tuteur incapable. Que voulez-vous faire? Ce vieux maniaque, distrait et négligent, le sera toujours... Et puis, si ces enfants sont réellement très pauvres!... s'il l'est lui-même! Il faudrait trouver un remède sans faire intervenir la justice...

— Ramire, dit tout à coup Mme Geoffrey, vous alliez au collège avant de venir ici?

— Oui, madame.

— Étiez-vous un bon élève, un travailleur? »

Ramire rougit et baissa les yeux sans répondre.

« Parlez franchement, reprit-elle.

— Oui, madame, dit-il alors simplement, j'étais presque toujours le premier de ma classe. »

M. l'abbé sourit.

« Je m'en doutais! » s'écria-t-il, en lui tirant doucement l'oreille.

— Vous avez un an de plus que Sosthène, reprit Mme Geoffrey, je crois que j'ai trouvé le meilleur moyen! Cependant, continua-t-elle en consultant du regard M. l'abbé, il ne dépend pas de moi seule... »

Elle se tut; mais, déjà, M. l'abbé semblait avoir compris.

« Continuez, madame, s'écria-t-il très empressé, je souscris d'avance à tout ce que vous déciderez.

— Merci, monsieur l'abbé! puisque vous voulez bien accepter l'élève que je vous propose, toute difficulté est levée... »

Ramire ouvrait de grands yeux; il n'osait pas comprendre!

Mme Geoffrey lui prit la main.

« N'ayant perdu qu'un an, dit-elle, vous devez être au même point que Sosthène; voulez-vous partager ses leçons? Plus tard vous tâcherez de regagner le temps perdu... Voyons, ne tremblez pas comme cela, vous ne pourriez pas même remercier M. l'abbé. »

Ramire se tourna vers celui-ci; il essaya de sourire, impossible! il voulut parler, peine perdue! De gros sanglots le suffoquèrent, et il pleura sur les genoux de Mme Geoffrey, comme Nadette elle-même aurait pu le faire...

Les devoirs étaient finis; les enfants, qui venaient de descendre, accouraient maintenant à toutes jambes, pressés par M. l'abbé qui répétait depuis qu'ils étaient en vue :

« Venez, venez apprendre la nouvelle! »

A deux pas du groupe, ils s'arrêtèrent brusquement.

Que signifiait cela, tout le monde riait, et, dans les bras de leur mère, Ramire...

« Qu'est-ce qu'il y a donc? s'écria Sosthène, Ramire pleure! »

Ramire se redressa.

« Non, non, je ne pleure pas! (Ses joues ruisselaient seulement.) Je... Oh! Sosthène, si tu savais, ta mère... ton père.. M. l'abbé... vois-tu, je suis trop content!

— On ne s'en douterait pas, s'écria Sosthène, qui, naturellement, ne pouvait comprendre.

— Si vous voulez m'en croire, dit M. l'abbé, vous me laisserez parler pour vous; ce sera plus clair, peut-être! »

Ce fut un tel vacarme quand M. l'abbé eut fini, que Nita, jetant au hasard dans le hamac son éternelle tapisserie, sauta de branche en branche (toujours au hasard), jusque sur le mur; puis, en une seconde, sans regarder les échelons, au risque de se casser le cou, elle se trouva au bas de l'escalier d'honneur et courut à son tour, hors d'haleine, rejoindre la bande joyeuse.

« Voilà Nita! cria Gonzague.

— Allons! dit M. Geoffrey, une voix de plus dans le concert! c'est complet! »

Tout le monde riait; on s'embrassait; Ramire avait retrouvé la parole, mais sans grand résultat! personne ne l'écoutait, on ne s'entendait plus!

On lui ferait faire un pupitre, on apprendrait les leçons dans la bibliothèque de Villerose.

Il fallait commencer tout de suite, aujourd'hui même... par un congé en l'honneur du « nouveau ».

Quand tout fut décidé et organisé, quand tous furent époumonés, il fallut bien se taire! M. Geoffrey respira.

Mais bientôt on recommença sur nouveaux frais, quoique plus posément cette fois.

Sosthène souleva même à la fin une question qui produisit sur tous les enfants l'effet d'une douche.

« Mais, dit-il, quand nous quitterons la Champagne? quand nous rentrerons à Paris, comment s'arranger?

— C'est vrai ! » firent toutes les voix, consternées subitement.

M. l'abbé releva, par bonheur, les courages abattus.

Pendant le tumulte il y avait pensé, sa réponse était prête.

« Je suis sûr, dit-il, de la bonne volonté de Ramire ; il travaillera tout seul, et je lui donnerai ses leçons par correspondance. »

Les enfants poussèrent un cri de joie ; tout était sauvé !

Mais, quand ils se furent dispersés dans le jardin, M. Geoffrey et le professeur reprirent cette question.

« Faute de mieux, votre moyen est bon, dit M. Geoffrey, mais cela ne pourra durer longtemps. Ramire sera bientôt à l'âge où des leçons suivies et régulières sont indispensables. Il faudra aviser. Au risque d'être très mal reçu, je tenterai, avant de partir, une démarche auprès de M. Aubier ; je tâcherai de connaître la vraie situation de ses pupilles et ce qu'on peut faire pour eux.

— Pauvres petits ! dit Mme Geoffrey, en soupirant ; elle n'est pas brillante leur situation. Tout cela est bien triste ! »

CHAPITRE VIII

SÉPARATION

L'oncle Aubier n'avait pas lieu de se plaindre, son vœu était exaucé, ses ordres exécutés à la lettre !

Du matin au soir, le silence régnait dans la maison, et rien ne troublait son travail. Libre à lui d'oublier complètement ses pupilles, qui, de leur côté, se montraient non moins disposés à éviter, plus que jamais, la rencontre de leur tuteur.

Quelques jours après cette scène, qui avait mis fin si brusquement aux plaisirs de son équipage, le *Nautipède*, quittant des parages inhospitaliers, cingla vers l'autre extrémité de la pelouse.

On le mit à l'ancre au pied de Villerose ; là, transformé en bateau de plaisance, son rôle se réduisit à bercer mollement les trois élèves de M. l'abbé, à l'heure où ils apprenaient et se récitaient mutuellement leurs leçons.

Rien ne valait, au dire de Sosthène, ce mouvement régulier et monotone pour faire entrer dans la tête une page récalcitrante.

Était-ce vrai ? ou bien était-ce l'émulation et l'exemple

de Ramire, que rien ne pouvait distraire quand il avait un livre sous les yeux?

Le fait est que les notes étaient bien meilleures depuis qu'on étudiait à bord du *Nautipède*.

Ramire avait eu un moment d'inquiétnde.

« Je suis rouillé, disait-il, je ne puis suivre Sosthène! »

Pourtant il le fallait à tout prix; le temps d'un écolier est chose précieuse. Bien imprudent qui le gaspille; il paye cela plus tard à gros intérêts!

Il ne pouvait être question de retarder Sosthène.

Ramire travaillait donc avec une ardeur que rien ne décourageait. M. l'abbé l'aida; quelques leçons supplémentaires, les jours de congé, quelques conseils dans les cas difficiles, et bientôt le « nouveau » fut remis en bonne voie et prêt à reprendre le premier rang, comme autrefois.

Dès le matin, escaladant le mur, il courait rejoindre ses camarades et passait deux heures à la Saulaie, dans la salle d'études, M. l'abbé ayant refusé, au grand désespoir de ses élèves, de transférer « son collège » à la bibliothèque de Villerose. La leçon finie, il retrouvait Nita « sur la plus haute branche » guettant son retour.

La Robinsonne avait eu un peu de peine d'abord à s'habituer à la solitude de son île, plus déserte que jamais à certaines heures, et elle n'était pas fâchée, quand il lui revenait, d'avoir un peu, à elle toute seule, comme autrefois, son Robinson.

Non pas qu'elle fût jalouse! Mais si Ramire, s'absor-

bant de plus en plus dans son grec et son latin, allait dédaigner maintenant de lui montrer des images, de lui lire des histoires et de lui expliquer ce qu'elle ne comprenait pas bien; si, étant toujours avec « ces garçons », il ne voulait plus jouer et causer avec elle, ce serait bien triste!

Toutes ces craintes des premiers jours s'étaient envolées bien vite; Ramire ne changeait pas, heureusement! Sa gaieté, un moment troublée, lui était revenue; il travaillait beaucoup et paraissait plus heureux, voilà tout!

Entre la leçon du matin et leur déjeuner, ils avaient une grande heure à eux, et, pour Nita, c'était une des meilleures de la journée.

Le vieux jardin restait le séjour de prédilection de toute la bande.

Pendant quelques jours, après la terrible apparition du Vieux Sauvage, on s'était tenu coi, sous le feuillage de Villerose, n'osant descendre et parlant bas. Mais, l'impression de cette panique s'effaçant peu à peu, on s'était risqué jusqu'au *Nautipède*, et, depuis, ils avaient repris les anciennes habitudes, mettant seulement une sourdine aux éclats de leur gaieté.

Cette sorte de mystère leur plaisait même, et la crainte du Vieux Sauvage donnait une certaine saveur à toutes les parties qu'on organisait chez lui, sans qu'il s'en doutât.

Un mois s'écoula ainsi, sérieusement et joyeusement occupé; un seul fait important en marqua la fin : la tapisserie de Nita fut terminée!

En entrant dans la bibliothèque de Villerose, les voisins la reconnurent un beau jour, ornant quinze centimètres au moins de la branche, à l'abri du parapluie.

« O miracle! cria Gonzague, finie!... elle est finie!... Il faut l'exposer, la montrer à maman! Oh! Nita, faites-moi une paire de pantoufles maintenant!

— Non pas, répondit Nita gaiement, j'ai bien autre chose en tête! Votre maman va m'apprendre à faire des ourlets, des coutures, des reprises! Et, quand je serai plus grande, je ferai mes robes moi-même; vous ne vous moquerez plus de moi, alors!

— Tu ne m'avais pas dit cela! s'écria Ramire avec surprise.

— C'est convenu depuis tantôt seulement; nous commencerons demain, avec Nadette, pendant que vous ferez vos devoirs.

— Comme elle est bonne, Mme Geoffrey! » dit Ramire avec ferveur, en baissant la voix.

Ainsi la Robinsonne allait devenir une demoiselle bien élevée, « accomplie », disait Sosthène pour la taquiner.

Entre son frère et Mme Geoffrey, elle apprendrait peu à peu tout ce qu'une jeune fille doit savoir.

Elle avait donc raison, cette petite Nita, quand elle prétendait qu'ils pourraient bien rester dans leur coin et y vivre heureux!

« Oui, disait Ramire, à qui elle le répétait encore ce même soir, mais c'est grâce à Mme Geoffrey; sans elle que deviendrais-tu? Tu resterais une petite sauvage dans ton coin!... »

Les deux apprenties (comme les appelait Sosthène)

faisaient de grands progrès ; dans leurs ourlets, tracés bien droit maintenant, ce qui n'est pas une petite affaire pour les débutantes, les points se suivaient en file régulière et serrée, et non plus en cohue désordonnée, penchant à droite, tournant à gauche, là imperceptibles, ici longs d'un centimètre ; elles ne se piquaient plus que rarement les doigts, et leur fil ne cassait presque jamais.

Villerose comptait une chambre de plus : la « chambre d'amis » pour les voisins, qui avaient demandé l'autorisation de la décorer à leur guise.

Nadette y avait tansporté le mobilier de sa poupée, rangé dans un immense carton qu'on établit solidement à un carrefour de branches.

La poupée ne fut pas consultée, mais enrôlée, bon gré mal gré, dans les rangs des Robinsons.

A l'heure où les frères étaient chez M. l'abbé, Villerose se transformait en atelier de couture, et les deux petites filles, installées dans le hamac de Nita, taillaient et ourlaient, tout en bavardant à l'envi.

Il semblait qu'on dût vivre ainsi, éternellement heureux, sans un nuage, sans une traverse ! Un jour pourtant Nadette se plaignit de ne pouvoir faire un point sans se piquer les doigts, si fort, disait-elle, que ses mains devenaient brûlantes.

Elle s'impatienta, plia son ouvrage et se renversa dans le hamac en fermant les yeux. Son front, qu'elle n'avait pas piqué cependant, brûlait aussi.

« J'ai mal à la tête, murmura-t-elle ; je veux aller trouver maman. »

VIII



« J'AI MAL A LA TÊTE, » MURMURA NADETTE.

Nita l'aida à descendre et lui conseilla de dormir un peu pour guérir cette pauvre tête.

« Je reviendrai ce soir, » dit Nadette.

Mais elle ne revint pas, et, le lendemain, elle n'était pas du tout guérie !

Deux jours plus tard, comme Ramire prenait pied sur la grosse branche du vestibule, il fit un mouvement de surprise et s'arrêta court.

A l'office, qu'il fallait traverser pour descendre de l'autre côté du mur, il venait d'apercevoir une grande feuille de papier blanc, fixée à la table par une épingle. Sosthène y avait écrit en grosses lettres :

« Ne pas venir ce matin. — Congé !

« M'attendre à Villerose. — Communication à te faire ! »

C'était laconique.

Ramire n'avait qu'un parti à prendre ; il attendit Sosthène à Villerose.

Ce fut un peu long.

Nita l'avait rejoint ; il essaya de la faire travailler ; mais la leçon se ressentit de l'impatience du maître et de l'élève. Le plus léger bruit leur donnait des distractions ; l'un expliquait mal, l'autre ne comprenait rien !

De guerre lasse, Nita ferma son livre.

« Nous ne faisons rien de bon, s'écria-t-elle.

— Voilà Sosthène, » dit Ramire au même instant.

Celui-ci accourait en effet ; il s'arrêta au bas de l'échelle.

« Tu ne montes pas ? s'écria Ramire surpris ; puis, le regardant avec plus d'attention :

« Qu'est-ce qu'il y a ? reprit-il aussitôt avec inquiétude ; Nadette ?...

— Nadette est malade, dit Sosthène d'une voix agitée ; elle a toujours la fièvre... c'est contagieux... une fièvre muqueuse, dit le docteur.

— Pauvre petite Nadette ! fit Nita consternée.

— Est-elle très malade ? demanda Ramire.

— Le docteur dit que non ; mais il conseille de nous éloigner, si c'est possible. Nous irons chez ma tante avec M. l'abbé ; maman a envoyé une dépêche ; dès quelle aura une réponse, nous partirons... Aujourd'hui probablement ! M. l'abbé veut te parler, ici, et maman vous défend de venir à la Saulaie ; c'est pour cela que je t'ai prévenu ce matin. »

Sosthène parlait très vite, sans respirer; il n'avait pas beaucoup de temps à perdre.

« Où est Gonzague ? demanda Ramire.

— Il prépare nos affaires... pour la caisse ! Il faut que j'y aille aussi ; nous reviendrons vous dire adieu »

Et Sosthène partit en courant, tandis que Nita, bouleversée, répétait encore :

« Pauvre petite Nadette ! »

La tante ayant répondu immédiatement qu'elle attendait les voyageurs, il y eut, toute cette matinée, de nombreuses allées et venues de la Saulaie à Villerose.

M. l'abbé, succédant à Sosthène, vint donner à l'élève, qu'il était forcé d'abandonner momentanément, ses dernières instructions sur tout ce qu'il aurait à faire en son absence. On échangea de tristes adieux, et les Robinsons se retrouvèrent seuls, encore une fois, dans

leur île, le cœur serré et, quoi qu'on eût pu dire pour les rassurer, très inquiets de la pauvre malade.

Par le jardinier, qu'ils appelaient du haut de leur mur, ils eurent chaque matin et chaque soir des nouvelles de Nadette ; pendant quelques jours la réponse fut la même :

« Toujours de la fièvre ! »

Mais, un matin, à la question ordinaire :

« Etienne, comment va-t-elle ? »

Étienne, tout joyeux, répondit :

« Beaucoup mieux ; ce matin elle a pris un peu de bouillon, et le docteur dit qu'elle sera bientôt guérie. »

Il leur transmit le même bulletin pendant quelques jours. Comme la malade allait en effet de mieux en mieux, on pouvait espérer que, d'un moment à l'autre, elle donnerait raison au docteur.

Mais on ne permettait pas du tout aux voisins de venir la voir, et les deux autres exilés, malgré leurs instances, ne furent pas rappelés...

Nadette était guérie ; seulement elle restait faible ; le docteur conseilla donc un changement d'air, et il fut décidé qu'on l'emmènerait rejoindre ses frères chez la tante, qui la réclamait d'ailleurs tous les jours.

Les pauvres Robinsons furent navrés de ce second départ. On leur permit de venir embrasser Nadette dans la voiture, et ce fut un moment de joie au milieu de leurs regrets.

« Prends vite des forces pour revenir, répétait Nita, nous serons si tristes sans vous !... Ma petite Nadette, je suis si contente de te voir guérie ! » Et Nita, mêlant

tout ensemble la joie de cette guérison et le chagrin de la séparation, riait et pleurait alternativement.

« Mes pauvres petits, dit Mme Geoffrey, cela me fait beaucoup de peine de vous laisser tout seuls ici ! »

Et elle embrassa si tendrement Nita que celle-ci fondit en larmes ; le chagrin prenait définitivement le dessus !

« Revenez bien vite, » murmura-t-elle à travers ses larmes.

Ramire ne disait rien.

N'était-ce pas tout naturel pour eux de rester ? Ne devaient-ils pas vivre toujours dans la maison de leur tuteur, et ne savaient-ils pas bien d'avance qu'il leur faudrait se séparer souvent de leurs seuls amis ?

« Viens me dire adieu, Robinson, lui cria M. Geoffrey, et ne fais pas tes yeux sombres !

— C'est qu'il a envie de pleurer aussi, dit Nita en regardant son frère par-dessus son mouchoir ; seulement il n'ose pas ! »

M. Geoffrey ne put s'empêcher de rire :

« C'est de l'enfantillage, s'écria-t-il, nous ne partons pas pour l'Amérique, cependant !

— Oh ! dit Rrmire, si vous alliez en Amérique, je me sauverais avec vous !

— Nous reviendrons dans quinze jours, dit près de lui la voix douce de Mme Geoffrey, ce sera vite passé ! »

Elle se pencha pour l'embrasser.

« Travaillez bien, mon cher enfant, dit-elle, et promettez-moi d'être patient ; au revoir. »

CHAPITRE IX

DANS LA NUIT

On s'écrivait souvent. Ramire travaillait de tout cœur; Nita épuisait la collection des journaux illustrés, et pourtant on s'ennuyait à Villerose. Les journées semblaient interminables...

« Comment ferons-nous donc quand ils seront à Paris? s'écria un soir Nita, avec un gros soupir. Cinq longs mois sans eux! Et ces quinze jours nous paraissent déjà un siècle!

— Ah! murmura son frère, si nous pouvions partir avec eux!

— Quitter Villerose! s'écria Nita; oh! Ramire, non, j'aimerais mieux que nous restions tous ici!

— Nous ne pouvons habiter Villerose quand il fait froid, répondit Ramire d'un air sombre, et tu ne te rappelles plus comme l'hiver est triste dans la maison, quand Sylvine nous oublie sans feu et sans lumière en attendant le dîner.

— C'est vrai, dit Nita; j'ai oublié, cet été, toutes nos misères; nous étions si heureux! Et ce sera bientôt fini pourtant! »

Ramire se reprocha d'avoir attristé sa petite sœur.

« Bah! s'écria-t-il en relevant la tête d'un air brave; cinq mois sont bien vite passés, et l'été revient tous les ans!... Nous ne sommes pas à plaindre, maintenant que nous connaissons Mme Geoffrey. Tiens! nous irons nous réfugier dans la serre d'Étienne pour nous réchauffer; ce sera comme une petite Villerose d'hiver! »

Cette idée les rasséréna; ils passèrent doucement leur soirée à bord du *Nautipède*, explorant en imagination les contrées lointaines que Ramire était bien décidé à visiter un jour.

Ce soir-là, Sylvine fut libre de bonne heure. « Monsieur » n'avait pas voulu dîner; il se plaignait d'une violente migraine; et elle lui avait aimablement prédit, en tirant ses rideaux, qu'il se tuerait au travail, et qu'un beau jour on le trouverait mort sur ses papiers!

Monsieur n'avait rien répondu, selon l'usage; mais, fermant ses livres, il résolut de se coucher, afin de se reposer et d'être mieux disposé le lendemain.

Sylvine, profitant de sa liberté, favorisa ses amis du voisinage d'une longue visite et rentra plus tard que d'habitude.

Les enfants dormaient; de ce côté de la maison, tout était calme et silencieux; mais, à son grand étonnement, la lumière de Monsieur brûlait encore.

Monsieur était-il malade?

Elle frappa à la porte avec précaution; n'entendant pas de réponse, elle l'ouvrit et, inquiète, s'approcha du lit.

Monsieur ne bougea pas; il était sans connaissance!

Elle recula épouvantée.

« Miséricorde! » cria-t-elle.

La fenêtre était grande ouverte; elle s'y précipita et cria : « Au secours! » d'une voix éperdue.

« Quoi?... Qu'est-ce que c'est?... Entends-tu, Nita?... fit Ramire réveillé en sursaut.

— Monsieur... monsieur Ramire... disait Sylvine à travers la porte, Monsieur est très malade!

— Mon oncle?... Il faut... il faut... le soigner! »

Sous ce premier choc, et à moitié endormi encore, Ramire ne savait trop ce qu'il répondait.

Il alluma sa bougie, et, complètement réveillé maintenant, il se leva.

« Qu'est-ce qu'il a? demanda-t-il plus posément.

— Je ne sais pas! Il faudrait le docteur, vite! »

On frappait en bas; aux cris de Sylvine, Étienne, le jardinier de la Saulaie, accourait; elle le fit monter, et, comme il offrait d'aller chercher le docteur, elle le supplia de ne pas la laisser seule.

« M. Ramire y va, dit-elle; restez avec moi, aidez-moi, je ne sais que faire!

— Il a l'air bien malade, dit Étienne; donnez-moi du vinaigre. »

Nita, éveillée à son tour, demandait d'un air effaré ce qui se passait.

Sylvine remplissait la chambre de ses lamentations. Ramire lui imposa silence.

« Vous allez faire peur à Nita, dit-il; taisez-vous! »

Trois minutes plus tard, Nita, habillée aussi, rejoignait son frère au bas de l'escalier.

« Emmène-moi, Ramire, dit-elle toute tremblante; j'aimerais mieux être dehors avec toi! »

Il lui prit la main et l'entraîna.

« Viens, dit-il, je l'aime mieux aussi; Sylvine a la tête perdue!

— Crois-tu qu'il va mourir? reprit-elle en frissonnant.

— Je ne sais pas! Sylvine dit qu'il est très malade; courons! »

Ils coururent de toutes leurs forces.

Le village était à deux kilomètres, et la maison du docteur un peu plus loin de l'autre côté.

Le petit bois, si clair et si gai au grand soleil, était bien noir au milieu de la nuit. Il fallait pourtant le traverser.

Nita crispait ses doigts sur la main de son frère, et, quoique déjà hors d'haleine, elle pressa encore le pas.

« As-tu peur? demanda Ramire sans s'arrêter.

— Oh! non, » fit-elle en essayant de paraître très rassurée.

Mais sa voix n'était pas nette, et elle regardait tout autour d'elle d'un œil inquiet.

« Ma pauvre Nita, tu meurs de peur! J'aurais mieux fait de ne pas t'emmener; mais je n'aimais pas te laisser là sans moi! Et puis, tu connais bien le petit bois; voyons, ce n'est pas si effrayant! Il n'y a rien sous les arbres que les écureuils et les petits oiseaux qui dorment, et pas de voleurs de grand chemin, sois tranquille! »

Au sortir du petit bois, la route était plus claire, et, sans se l'avouer, Nita n'en fut pas fâchée.

« J'aperçois... le village, dit-elle ; je voudrais... bien... être arrivée ! »

Sa voix devenait haletante ; elle avait pris le bras de son frère, et, malgré elle, s'y appuyait de plus en plus.

Il se pencha pour la regarder et s'arrêta tout à coup.

« Repose-toi un peu, dit-il, tu vas suffoquer. »

Ils marchèrent moins vite un instant.

« Si au moins Mme Geoffrey était ici ! » reprit Ramire.

(C'est à elle qu'il pensait toujours dans les difficultés).

« Qu'allons-nous devenir ? Nous ne savons pas soigner les malades, et puis, si l'oncle Aubier... »

Il n'osa pas achever, et, involontairement, ils pressèrent le pas de nouveau.

Ce n'est pas facile de parler quand on court très vite. Ils ne pouvaient se faire part de leurs réflexions, et le reste du chemin s'accomplit silencieusement.

Pas une âme dans les rues du village ! Tout le monde dormait ; les deux enfants passèrent sans bruit, éveillant seulement les chiens de garde, qui grondèrent à leur approche en secouant leur chaîne.

Nita se serrait contre son frère.

« Ne crains rien... ils sont attachés, » murmura Ramire.

Nita, incapable maintenant de dire un mot, fit seulement un signe de tête, et ils continuèrent leur course.

Arrivée à la maison du docteur, la petite fille se laissa tomber sur la première marche du perron, les deux mains appuyées sur son cœur.

La sonnette, vigoureusement tirée, résonna tout à

IX



« ENTREZ, MES ENFANTS. »

coup dans le silence, et Ramire se laissa glisser à côté de sa sœur.

Au-dessus de leur tête une fenêtre s'ouvrit, et, à travers les persiennes, une voix grondeuse et endormie cria :

« Qui est là? »

Tout aussitôt, une tête parut au dehors :

« Sainte Vierge! reprit la voix stupéfaite, maintenant des enfants! à cette heure-ci!

— Le docteur Brard est-il là? demanda Ramire, nous venons le chercher; dites-lui que M. Aubier est très malade.

— M. Aubier?

— Oui, tout près de la Saulaie, le docteur saura bien! » reprit Ramire avec quelque impatience.

Le docteur avait entendu tous ces pourparlers; avant que sa vieille bonne eût refermé la fenêtre, il était déjà sur le seuil de la porte.

« Entrez, mes enfants, dit-il; comment se fait-il qu'en pleine nuit, seuls?...

— L'oncle Aubier est très malade, monsieur, dit vivement Ramire; il était sans connaissance quand nous sommes partis, et nous avons couru... »

La vieille femme était enfin descendue :

« Je le crois! dit-elle, lui coupant la parole sans cérémonie; cette pauvre petite en est à moitié pâmée!... Ordonnez-lui quelque chose, monsieur. »

On attelait au plus vite le cabriolet du docteur, et, pendant que lui-même s'apprêtait, la vieille bonne prépara pour Nita un verre d'eau sucrée à la fleur d'oranger.

« Si c'est Dieu possible! répétait-elle, en brandissant avec indignation la petite cuiller qu'elle venait de prendre dans un tiroir, si c'est Dieu possible! je vous le demande, de laisser deux pauvres innocents, courir de ce train-là, au milieu de la nuit! »

Ramire sourit.

Alors elle regarda ses dents blanches, puis ses yeux noirs.

« Eh! mais, s'écria-t-elle, Aubier!... je n'y pensais pas!... C'est vous les petits Américains du vieux savant! Oui! oui!... je vois maintenant, je comprends!... pauvres petits! »

Avec beaucoup de soin, elle fit fondre le sucre dans le verre et, le portant elle-même aux lèvres de Nita :

« Buvez cela, mon agneau, dit-elle, ça va vous raccommoder tout de suite. »

Nita se sentait déjà mieux. Elle remercia la bonne vieille avec reconnaissance, et, tout à fait « raccommodée » en effet, elle était debout quand le docteur reparut.

« Vite, mes enfants, dit-il, partons!

— Attendez, monsieur, cria précipitamment la vieille en quittant la chambre; une minute! Que je leur donne de quoi se couvrir! »

Et, tout en courant à sa chambre, elle grommelait :

« Ils sont en nage, ces enfants; veut-il leur faire attraper une fluxion de poitrine ou une pleurésie? »

Elle revint, toujours grommelant, un grand châle déplié sur le bras,

« Ces médecins, ça ne pense à rien!

— Vite, vite! » cria le docteur qui prenait les rênes.

Les enfants étaient près de lui dans le cabriolet.

Elle jeta le châle à son maître :

« Voilà, monsieur, cachez-les bien, enveloppez-les tous deux ensemble, comme un gros paquet! Ces pauvres petits! si vous les rendez malades, leur donnerez-vous une mère pour les soigner? »

Le docteur leur laissa à peine le temps de remercier leur vieille providence; le cheval partait de son meilleur trot...

Pendant quelques minutes, les deux enfants restèrent silencieux et immobiles « comme un gros paquet »; mais bientôt Ramire s'agita.

« J'étouffe là-dessous, » dit-il d'une voix oppressée, et il se débarrassa violemment du châle qui l'étranglait.

Nita ne bougea pas; elle se reposait avec délices. Le cabriolet du docteur avait de grands ressorts très flexibles et qui la berçaient si bien qu'elle se sentait toute disposée à reprendre son sommeil interrompu; appuyée sur l'épaule de son frère, elle rêvait à moitié et ne savait plus trop où elle se trouvait.

Ramire, lui, ne dormait pas; il comptait machinalement les arbres du bois, qui semblaient, dans la nuit, défiler, comme des soldats, de chaque côté de la voiture.

« A quoi pensez-vous? » demanda tout à coup le docteur.

Ramire tressaillit :

« Je pense... »

Mais il s'interrompit aussitôt; il pensait à trop de choses qu'il aimait mieux ne pas raconter!

« Je voudrais savoir, reprit-il seulement, si vous pourrez le guérir? »

Le docteur ne répondit rien et pressa encore le pas de son cheval.

Quelques minutes plus tard, le docteur se penchait sur le lit du malade. Les enfants l'avaient suivi; mais Sylvine les poussa hors de la chambre.

« Allez vous recoucher, dit-elle; ne restez pas dans nos jambes. »

Ramire emmena sa sœur et la força à se remettre sur son lit.

« Ne parlons pas, dit-il; tâche de te rendormir.

— Je ne pourrai pas, se récria-t-elle; reste avec moi! »

Mais la visite du docteur fut si longue que Nita dormait quand il repartit.

Le lendemain fut une triste journée. Sylvine était si agitée qu'elle malmena les enfants chaque fois qu'ils l'approchèrent; elle avait bien autre chose à faire, répétait-elle, que de s'occuper d'eux.

Une voisine charitable la remplaça et les fit déjeuner; mais ils mangèrent à peine et s'enfuirent le plus tôt possible à Villerose, leur cher refuge!

Personne ne s'inquiéta d'eux; ils y restèrent toute la journée, comme des âmes en peine, n'osant entrer dans la maison et se demandant ce qui s'y passait.

Le soir pourtant, on les appela pour le dîner. A leurs questions inquiètes, Sylvine répondit brièvement que monsieur était très malade et qu'il ne fallait pas faire de tapage.

Recommandation bien inutile! ils n'étaient pas disposés à être bruyants.

Sur l'ordre de Sylvine, ils se couchèrent de bonne heure; mais Ramire fut éveillé encore au milieu de la nuit; le docteur, rappelé en toute hâte, venait de s'arrêter devant la porte.

Ramire s'habilla doucement, descendit sur la pointe du pied et alla l'attendre dans la petite salle à manger où brûlait une lampe.

Il attendit longtemps; enfin le docteur parut.

« Je reviendrai demain matin, » avait-il dit à Sylvine, qui l'éclairait.

Ramire s'avança au-devant de lui, dans le vestibule, et le docteur, après un moment d'hésitation, entra dans la salle à manger.

« Vous êtes seuls, n'est-ce pas, chez M. Aubier? demanda-t-il brusquement.

— Oui, docteur, répondit Ramire.

— Qui, vous soigne dans ce moment?

— Une voisine, » répondit-il encore d'un ton indifférent.

Le docteur haussa les épaules et se mit à arpenter la petite pièce d'un air préoccupé.

« Connaissez-vous quelqu'un qui pourrait s'occuper de vous, ces jours-ci, en l'absence de Mme Geoffrey? »

Ramire secoua la tête :

« Personne, dit-il.

— Hum! fit le docteur, qu'allons-nous faire d'eux?... Je ne suis jamais chez moi, mais...

— L'oncle est très malade? demanda Ramire avec anxiété.

— Oui, dit brièvement le docteur, dont le pas devenait saccadé.

— Et... et... il va mourir? »

Le docteur resta un instant sans parler.

« Je ne sais que faire! murmura-t-il enfin; j'ai envie de les emmener tout de suite; ils s'arrangeront avec Claudine.

— Ma petite sœur dort! dit Ramire.

— Ah!... Eh bien, tu devrais en faire autant, jusqu'à demain matin! Pourquoi ne dors-tu pas, toi?

— Parce que je voulais vous parler! J'aimerais mieux que vous me disiez... docteur... parce que... à cause de Nita!... »

Il fixait sur le docteur ses grands yeux sérieux; celui-ci s'était arrêté; il le regarda longuement.

« Écoute, dit-il, prenant une décision subite, tu me parais un petit homme très raisonnable, et il vaut mieux, peut-être, que je te prévienne, puisque tu es seul ici. Ton oncle est très malade, et... j'en suis excessivement inquiet... comprends-tu, mon pauvre garçon? »

Ramire tremblait.

« Oui, dit-il à voix basse; » puis, surmontant son émotion :

« Il ne faut rien dire à Nita, » reprit-il.

Le docteur, d'un geste amical, lui mit sa main sur l'épaule.

« C'est inutile, tu as raison, dit-il, laissons-la dormir; va te reposer toi-même, et tenez-vous prêts demain matin à venir chez moi.

— Merci, docteur.

— Là tu écriras à Mme Geoffrey et tu lui diras... ce que je t'ai dit!

— Oui, docteur.

— Bonsoir, mon ami. »

La voiture partit, et Ramire rentra dans la petite salle à manger.

Le temps passait; Sylvine et Étienne veillaient près du malade. Ramire remonta et se glissa avec précaution dans la chambre de sa sœur.

Nita dormait; il la regarda tristement.

« Oh! si Mme Geoffrey était ici! »

Dans son inquiétude et son isolement, ce cri lui montait incessamment aux lèvres.

Tout seuls!... tout seuls! cette nuit! Et après?... Ils n'auront plus personne, pas même ce vieux tuteur, qui, s'il ne les aimait pas, était un parent après tout, et les gardait au moins chez lui!

Où... comment vivront-ils?... Comme disait le docteur : « Que fera-t-on d'eux? »

Il se posait sans cesse ces questions, cherchant une réponse qu'il ne pouvait trouver.

« Je ne sais pas! murmura-t-il enfin avec lassitude; mais le bon Dieu ne nous abandonnera pas!... »

Et, appuyant sa tête au pied du lit de Nita, il essaya de ne plus penser à rien et de s'endormir.

La petite fille fut très étonnée le lendemain d'apercevoir son frère dans cette position où le sommeil l'avait surpris; elle se souleva, inquiète, d'un mouvement brusque qui éveilla le dormeur.

Il eut une sorte de plainte en relevant sa tète; il se sentait fatigué et mal à l'aise comme après un cauchemar.

A la question de sa sœur :

« Que fais-tu là? » il ne sut d'abord que répondre; mais, bientôt, il se souvint!

« Nita, dit-il, le docteur veut nous emmener chez lui, ce matin; habille-toi vite. »

Dans la surprise que lui causa cette nouvelle imprévue, Nita oublia sa première question.

« Chez lui?... Ce matin?... répéta-t-elle, ébahie; pourquoi donc? Nous le connaissons si peu, repritelle. J'aimerais mieux ne pas y aller, et toi, Ramire? »

La veille, Ramire eût été sans doute du même avis; mais c'est que, la veille, il n'avait pas questionné le docteur ! Il savait maintemant quel était le meilleur parti à prendre.

« Moi? dit-il, j'ai accepté! parce que nous serons mieux là-bas qu'ici. Claudine a l'air d'une très brave femme; elle s'appelle Claudine, la vieille bonne, expliqua-t-il par parenthèse. Sylvine, de son côté, sera contente de n'avoir plus à s'occuper de nous; rien ne l'empêchera de soigner l'oncle Aubier... Dépêche-toi, le docteur va arriver ! »

Et il se sauva pour éviter d'autres questions. . . .

. . . .

« Si je veux m'en charger? pauvres petits abandonnés ! Je crois bien que je le veux. Amenez-les vite, monsieur, leur chocolat sera tout chaud. »

Si Nita avait pu entendre cette réponse attendrie de Claudine à la proposition du docteur, elle aurait fait moins de façons pour accepter l'hospitalité qui lui était offerte.

« Dites-leur que je les attends, monsieur, et que leur chambre est prête ; elle le sera certainement avant qu'ils soient ici. »

Comme le docteur lui criait, en s'éloignant, une dernière recommandation :

« Oui, monsieur, répéta-t-elle après lui, un lit dans le cabinet ! ils seront tout près l'un de l'autre ; j'ai compris ! »

Le chocolat fumait dans les tasses, quand les deux enfants entrèrent chez le docteur. Sylvine ne les gâtait pas tant. Elle ne leur donnait le matin qu'une tartine de beurre, et Nita, justement, aimait le chocolat par-dessus tout. Cette première comparaison fut donc tout à l'avantage de Claudine.

Ensuite, quand elle visita sa chambre, et ouvrant un grand cabinet, Claudine lui montra le lit destiné à son frère, tout près d'elle, sa satisfaction fut complète, et elle ne la cacha pas.

« Vous trouverez-vous bien ici? demanda Claudine, avant de se retirer.

— Oh ! oui, répondit Nita avec un sourire ; vous êtes très bonne ; mais nous allons vous donner beaucoup de peine.

— De la peine !... Mais c'est un plaisir de soigner deux petits oiseaux comme vous.

— Quel dommage que Sylvine ne soit pas de son avis ! »

murmura la petite fille, quand la vieille bonne eut disparu.

Ramire embrassa sa sœur :

« Ma pauvre Nita! » dit-il tristement. Il avait le cœur gros. Pourquoi étaient-ils tombés entre les mains d'une Sylvine, quand il y avait là, dans leur voisinage, une brave femme comme cette Claudine? Pourquoi?... Mais que de pourquoi?

Pourquoi, aussi, avaient-ils un tuteur si étrange, au lieu d'avoir comme tous les autres leurs parents? Pourquoi étaient-ils si malheureux, lorsque tant d'autres ne connaissaient que des joies?...

« Allons voir le jardin, Ramire, » dit Nita, qui le voyait se plonger dans des réflexions sans fin.

Rien n'était joli à leurs yeux comme leur petit coin sauvage et inculte; pourtant le jardin du docteur ne manquait pas d'attraits.

Il y avait, au milieu, un bassin rempli de poissons rouges et un jet d'eau qui montait très haut et retombait dans une grande coquille garnie de plantes.

Ce jet d'eau était une des gloires de Claudine; au milieu des préparatifs de son déjeuner, elle sut trouver un instant pour le montrer aux enfants et jouir de leur admiration.

Pendant que Ramire écrivait à Mme Geoffrey, Nita alla visiter le poulailler et se demanda tout à coup pourquoi ils n'élevaient pas de poulets autour de Villerose, car tous les Robinsons qui se respectent ont des bêtes en liberté autour de leur habitation.

« J'en parlerai à Ramire, » se dit-elle.

Après réflexion, elle ajouta :

« Mais l'oncle Aubier ne voudra peut-ère pas nous le permettre ! »

Nita était maintenant ravie de son installation chez le docteur ; elle s'avoua tout bas qu'elle ne demanderait pas mieux que d'y rester jusqu'à la guérison de son tuteur, et même jusqu'au retour de Nadette et de tous les voisins de la Saulaie.

X

CE QU'ON FERA D'EUX!

Ramire et Nita étaient assis à la même table, dans le cabinet du docteur. Ils lisaient, ou plutôt ils essayaient de lire ; mais Ramire n'avait pas encore tourné une page, et Nita recommençait toujours la même sans le savoir.

Elle surveillait son frère à la dérobée, mais en détournant les yeux à chaque instant pour ne pas pleurer. Il avait l'air si malheureux, son pauvre Ramire!

« Voilà le docteur, dit-elle, rompant tout à coup le silence, j'entends sa voiture. »

La voiture s'arrêta à la grille, mais ce n'était pas celle du docteur.

Claudine, au lieu de la réception cordiale et bruyante qu'elle faisait toujours à son maître, répondait à quelqu'un d'une voix solennelle que les enfants ne lui connaissaient pas :

« Ils sont ici, oui, madame. »

Ils se levèrent en même temps, et Ramire, le cœur bondissant, s'élança dehors.

« Madame Geoffrey! »

Cette fois, c'était un cri sorti du fond même de son âme.

Elle était là!... Enfin!... enfin!

Il lui sembla que tous ses malheurs étaient finis, oubliés!

Elle les serrait toutes les deux dans ses bras, émue de leur joie, de leurs larmes, de cette confiance qu'ils lui montraient!

Après quelques minutes, Claudine, s'étant détournée pour s'essuyer les yeux sournoisement, prit l'air froid et digne d'un domestique bien stylé.

« Si madame veut entrer dans le salon? » dit-elle.

Elle ouvrit la marche, et Mme Geoffrey la suivit, entraînée par les enfants qui s'accrochaient à elle comme s'ils avaient peur de la voir disparaître.

Claudine avança pour la visiteuse le plus grand fauteuil du salon et alla écarter les rideaux, toujours soigneusement tendus devant les fenêtres de cette pièce, où l'on n'entrait qu'en de rares occasions.

Lorsqu'elle se retourna, Nita était assise sur les genoux de Mme Geoffrey, et Ramire établi sur un des bras de son fauteuil.

Elle joignit les mains et les contempla en extase.

« Pauvres agneaux! dit-elle, sont-ils contents! »

Elle se sentait toute disposée à prendre part à leur joie; mais, après une courte lutte intérieure, le respect des belles manières l'emporta.

Avec un sourire de sympathie à l'adresse de Nita, elle se retira discrètement.

« Mon cher enfant, disait Mme Geoffrey d'un ton de

X



NITA ÉTAIT ASSISE SUR LES GENOUX DE Mme GEOFFREY.

doux reproche, ce n'est pas une lettre, c'est une dépêche qu'il fallait m'envoyer ; je serais arrivée plus tôt!

— Vous seriez venue pour nous? s'écria Ramire.

— Immédiatement; je serais partie comme je l'ai fait en recevant votre lettre. Pauvres enfants! ne pensiez-vous pas à vos amis?

— Oh! si, dit Ramire; à vous, madame, jour et nuit! toujours... pendant sa maladie et depuis... depuis hier!

— Qui vous a appris sa mort? demanda Mme Geoffrey à voix basse.

— M. le curé; il était resté auprès de lui toute la nuit, jusqu'au dernier moment, et il est venu nous le dire hier matin. Il a été très bon pour nous, madame, et le docteur aussi! tout le monde!... mais j'aurais tant voulu vous avoir ici!

— Mon cher petit! je pensais bien que vous aviez eu besoin de nous, et je suis désolée de n'avoir pas été avec vous pendant ces mauvais jours! »

Elle les embrassa tous deux et sécha leurs larmes, leur parla de leurs camarades qui arriveraient bientôt, de Nadette qui était devenue là-bas si grande et si forte, que Nita ne la reconnaîtrait plus!

Elle leur raconta tout ce que Sosthène et Gonzague avaient fait et vu, et combien, dans toutes leurs parties, ils avaient regretté leur absence...

Les pauvres enfants semblaient renaître, et Ramire n'avait plus « ses yeux sombres ». Les soucis étaient loin! les inquiétudes envolées!...

Il avait suffi pour cela d'un mot de Mme Geoffrey.

Timidement, le cœur serré, la voix hésitante, il lui avait avoué son grand tourment, il lui avait fait cette question qu'il se posait à lui-même avec tant d'anxiété :

« Que fera-t-on de nous?... »

N'était-ce pas soulever un monde de difficultés et d'embarras?

Que pouvait-on lui répondre?...

Qu'allait dire Mme Geoffrey?

Il la regardait, impatient, agité; mais elle ne lui sembla pas s'inquiéter autant de leur situation future qu'elle s'était préoccupée de leur situation actuelle.

« Nous avons parlé de cela, dit-elle simplement, ne vous en tourmentez pas. M. Geoffrey arrangera vos affaires, vous resterez près de nous. »

« Ils resteraient!... »

Et Ramire ne se tourmenta plus; cette promesse lui suffisait.

Plus d'embarras! les difficultés seront levées! plus de soucis, plus de craintes!

« Ils resteraient!... »

Quel repos pour sa pauvre petite tête fatiguée, quel fardeau de moins sur son cœur!

Il pouvait n'y plus penser, ne plus s'inquiéter de ces tristes problèmes, trop difficiles à résoudre pour lui.

Tout s'arrangera, bien sûr, si M. Geoffrey s'en charge. Et il en aura le droit; n'est-il pas leur meilleur ami?

Ainsi, ils pourront rester à Villerose, dans la vieille maison.

On ne sera pas obligé de la vendre comme on avait

vendu l'autre, celle de leur mère, autrefois ! Comme il s'était rendu malheureux avec cette idée !

Ah ! Mme Geoffrey ne savait pas quelle joie elle lui apportait.

Il se leva, et, debout devant elle, la contempla un moment de ses grands yeux brillants.

Ainsi, elle avait tout quitté pour revenir à eux, pour les rassurer et les protéger !

« Êtes-vous bien sûre, dit-il enfin, que nous pourrons rester près de vous, ici dans notre vieux coin?

— Ici et partout, répondit Mme Geoffrey ; faut-il vous dire nos projets?... mon cher petit, vous ne serez jamais séparé de nous autrement que ne le seront un jour Sosthène et Gonzague, quand il le faudra absolument ; M. Geoffrey va devenir votre tuteur, et alors... vous serez mes enfants ! »

Nita s'élança vers son frère en jetant un cri.

Il avait étendu les bras, comme pour chercher un appui, et, tout pâle, les yeux fermés, il se laissa tomber devant Mme Geoffrey et pencha la tête sur ses genoux.

« Eh bien ! Robinson, une syncope ? Comme une demoiselle ! dit une voix derrière eux.

— Ah !... le docteur, » s'écria Nita.

Ramire releva la tête.

« Non... non ! balbutia-t-il, mais... mon cœur a battu si fort !... j'ai été tout étourdi ! »

Puis, se tournant vers Mme Geoffrey.

« Je voudrais vous remercier, reprit-il, et... et je ne peux pas ! »

Mais il souriait en parlant, d'un sourire heureux qui

valait, pour elle, tous les remerciements du monde.

« Cela m'étouffe !... »

Et, cachant de nouveau sa figure pâlie sur les genoux de Mme Geoffrey, il y resta enfoui, immobile et muet.

« Laissez-le là, dit le docteur en riant, cela va le remettre des tristes émotions passées. »

Mme Geoffrey caressait doucement ses cheveux; elle savait bien qu'il était plus heureux qu'il ne pouvait le dire!

Nita, rassurée maintenant sur le compte de son frère, donnait libre cours à sa joie.

« Ne plus quitter Nadette! vivre avec elle comme une sœur, toujours! quel rêve! »

Elle accablait Mme Geoffrey de ses caresses et de ses baisers, elle sautait, elle s'extasiait, elle en appelait à Ramire.

« Qui aurait jamais pensé cela? M. Geoffrey notre tuteur! Parle donc, Ramire, je suis si contente! »

Mme Geoffrey le força doucement à se relever et le rapprocha de sa sœur :

« Il n'a pas besoin de parler, dit-elle avec un sourire plein d'affection, nous nous comprenons très bien!... »

Le docteur avait pris les mains réunies de ses deux protégés.

« Vous voulez les emmener ce soir? dit-il d'un ton de regret.

— Ah! docteur, je n'osais pas vous le demander, vous avez été si bon pour eux. »

Le docteur insista.

« Mais si, prenez-les, dit-il; ils seront mieux avec vous, je dois le reconnaître! »

D'une même voix les deux enfants voulurent protester; mais le docteur ne s'y laissa pas prendre.

« Ta, ta, ta, dit-il sans les écouter, vous êtes bien gentils; mais j'aime mieux que vous partiez. »

Et s'adressant à Mme Geoffrey :

« C'est plus sage, reprit-il sérieusement, je ne pourrais rester avec eux ce soir, j'ai trop à faire; ils passeraient donc encore une triste soirée! »

Cette dernière raison leva tous les scrupules de Mme Geoffrey.

En apprenant qu'on lui enlevait ses petits oiseaux, Claudine négligea tout à fait la dignité et les belles manières, et se lamenta de tout son cœur.

« Ce serait, ma foi, gentil de les garder toujours là, dit-elle enfin, tout en préparant leur bagage; mais ils sont bien tristes, les pauvres anges! Ce sera pour eux un bon changement, madame, et je suis contente tout de même de vous les donner.

— Nous reviendrons bientôt voir le docteur, dit Ramire, pour le remercier et vous aussi; vous avez été si bonne pour nous!

— Oh! oui .. nous étions très bien ici, s'écria Nita avec une franchise qui fit sourire Mme Geoffrey.

— Tant mieux, dit la bonne vieille toute fière et très touchée; j'ai fait mon possible pour cela.

— Je ne doute pas que vous ne les ayez bien gâtés, dit Mme Geoffrey; au revoir, Claudine. »

Les enfants l'embrassèrent si gentiment pour la re-

mercier, qu'elle pleurait un peu en retournant dans sa cuisine.

Impossible de faire entendre au docteur une syllabe de remerciement, il les pria de se taire! Mais ils trouvèrent le moyen, cependant, de le forcer à écouter quelques mots, bien vite, pendant qu'il les embrassait en les mettant en voiture.

« Au revoir, dit-il, dormez bien et reposez-vous, pour la triste cérémonie de demain.

— Oui, docteur, dit Ramire d'un air grave, nous serons prêts... »

La Saulaie! Quel battement de cœur quand on poussa la grille devant eux!

C'était le Paradis fermé qui s'ouvrait, et pour ne plus se refermer maintenant.

Comme ils entraient dans la maison, Mme Geoffrey s'arrêta :

« Soyez les bienvenus, mes enfants, » dit-elle avec émotion.

Puis, comme Nita lui sautait au cou :

« Et mon fils aîné? » dit-elle tendrement.

Elle les embrassa tous deux à la fois.

« Ah! s'écria Ramire avec transport, vous ne pouvez pas savoir comme je vous aime. »

XI

TOUT EST PERDU!..

On était aux premiers jours de l'automne. Il y avait plus d'un mois que les petits voisins avaient élu domicile à la Saulaie. Quelle joie! quel bruit! quelle gaieté dans la maison depuis le retour des trois autres!

Avec quel entrain s'était opérée l'installation du nouveau frère et de la nouvelle sœur! On ne parlait encore que de cela, et Nadette n'avait pas dit son dernier mot sur la disposition des bibelots qui ornaient la chambre de Nita.

Le joli portrait de la maman avait été suspendu au-dessus de son lit, comme dans l'autre maison, et son sourire faisait plaisir à voir, car ses enfants, heureux maintenant, pouvaient y répondre à chaque heure du jour.

On avait ouvert les caisses et les ballots relégués dans la chambre vide; les orphelins étaient entourés, sous leur nouveau toit, de tous les souvenirs dont le pauvre vieux tuteur avait fait si peu de cas, et dont il avait pris si peu de soin. Pour le reste, Ramire ne s'en était jamais préoccupé, comme c'était convenu. M. Geoffrey arrangeait leurs affaires !

Il y mit beaucoup d'activité : lettres, démarches, réunion du conseil de famille; ce fut compliqué!

Un jour, après une courte absence, M. Geoffrey fit appeler son pupille dans son cabinet, où ils eurent un entretien des plus sérieux.

C'était la seconde fois que le pauvre Ramire entendait parler « affaires »; mais aujourd'hui la situation était nette et plus du tout inquiétante.

Ce ne fut pas long, d'ailleurs; M. Geoffrey lui fit grâce des détails.

Sur le conseil du docteur, M. Aubier leur avait laissé, par testament, tout ce qu'il possédait.

Cette petite fortune, jointe à ce qu'ils avaient déjà, suffirait aux frais de leur éducation.

« Le reste dépend de toi, dit M. Geoffrey en terminant, et je ne suis pas inquiet de ton avenir; dans un an tu entreras au collège avec Sosthène; travaille, et tout ira bien.

— Et Nita? dit Ramire.

— Nita restera avec Nadette et partagera ses leçons; c'est bien simple. »

C'était bien simple en effet, mais c'était juste ce qu'il fallait pour le rendre complètement heureux.

Un rêve peut-il donc se réaliser si facilement!

« Alors, s'écria-t-il d'une voix vibrante, je puis être marin?

— C'est donc une vocation bien arrêtée? demanda M. Geoffrey en souriant.

— Oh oui! je n'y aurais renoncé que pour Nita; mais si Nita reste avec vous...

— Elle restera avec nous, mon enfant, je te le promets; donc, rien ne t'empêchera de courir le monde si tel est ton bon plaisir; plus tard...

— Plus tard vous donnerez tout l'argent à Nita, monsieur; moi je n'en veux pas! En aura-t-elle assez?

— Pour vivre modestement, mais indépendante, oui, mon cher enfant, soit avec nous, soit chez elle, un jour, si elle le préfère.

— A Villerose, par exemple, » dit gaiement Ramire.

M. Geoffrey le prit par les épaules et le poussa en riant vers la porte.

« Sauve-toi, tu n'es plus sérieux.

— Je n'ai plus de raison de l'être, répondit Ramire en se retournant, grâce à Dieu et à vous! »

Un instant plus tard, suivant des yeux son pupille qui traversait lentement le jardin, M. Geoffrey murmurait à demi-voix :

« Pauvre petit homme! on voit qu'il a passé par une rude école, et qu'il a acquis une triste expérience de ces questions! Comme il comprend tout cela! Voilà qu'il organise l'avenir de sa sœur comme un sage père de famille! »

A ce même moment, Gonzague accourait au devant de Ramire; il lui parla un instant, avec accompagnement de gestes très animés.

Soudain la voix de Ramire fit tressaillir tous les échos :

« Sosthène, criait-il, Sosthène! Un gros chat à Villerose! Gonzague l'a vu! En chasse, vite!.!. »

Et, partant en tête, il escalada le mur aussi rapidement que le gros chat avait pu le faire!

Le tuteur s'accouda à sa fenêtre pour suivre de loin les péripéties de la poursuite.

M. l'abbé était aussi penché à la sienne, attiré par le vacarme.

« Qu'y a-t-il là-bas? dit-il en riant, une émeute?

— Non, répondit M. Geoffrey, c'est un malheureux chat fourvoyé chez nos Robinsons; les enfants veulent défendre leurs oiseaux! »

Il y eut dans les branches une explosion de rires; la voix claire et sonore de Ramire résonnait au milieu des autres.

M. Geoffrey sourit, et, revenant à son idée :

« Heureusement, pensa-t-il, cela ne l'empêche pas de s'amuser aussi de bon cœur!... »

La question de la tutelle étant réglée au gré de chacun, il ne restait plus que quelques dispositions à prendre.

Sylvine, qui avait si souvent exprimé aux enfants son désir d'être « débarrassée » d'eux, fut prise au mot. Ses services étaient devenus inutiles; elle put donc, à sa guise, retourner chez elle ou chercher fortune ailleurs.

Puis, il fut décidé qu'on louerait la maison du vieux savant, devenue la propriété des enfants.

Mais le difficile n'était pas d'afficher sur les murs : « Maison à louer, meublée ou non meublée, » c'était de trouver un locataire avec ou sans meubles!

Le docteur affimait pourtant que ce n'était pas impossible; mais il était seul de cet avis.

« La maison est petite, disait Mme Geoffrey.

— Mais bien suffisante pour un homme d'une fortune modeste, répondait-il.

— Ce jardin inculte est bien peu engageant.

— Bah! C'est l'affaire de quelques jours; un jardinier aura bien vite remis cela en bon ordre. »

A ces mots les Robinsons, menacés, dressèrent l'oreille.

Leur vieux jardin!...

Hélas! A quoi tenaient ses destinées?

Si le docteur trouvait un locataire, plus de navigation aventureuse sur la pelouse, plus de battues dans les massifs, plus d'épaves dans les allées!

La pelouse serait tondue, ô profanation! Leurs vagues, leurs belles vagues si vertes dans lesquelles la brise de mer chantait en passant!... Les massifs seraient taillés, les allées ratissées!

De leur cher vieux coin on ferait en un mot... un jardin! un affreux beau jardin! et non plus une île déserte.

Mais ce serait pire que le Vieux Sauvage! Ce serait la fin de tout!...

Et ils n'avaient pas prévu cela! Il ne leur était jamais venu à la pensée que le jardin ne serait plus à eux. Ils avaient parlé tranquillement du futur locataire; ils avaient ri avec le docteur qui s'acharnait à offrir, aux approches de l'hiver, une maison de campagne à tous ses amis!

Malheureux Robinsons!

Ce jour-là, le jour où le docteur parla, comme d'une chose naturelle, de remettre leur domaine « en bon

ordre », Villerose était dans le marasme, et l'innocent locataire fut voué d'avance à toutes les mauvaises petites divinités qui président aux ennuis d'un déménagement et d'un emménagement.

« Je voudrais que toutes les cheminées fument ! s'écria le jeune propriétaire furieux.

— Que le vent passe sous toutes les portes !

— Que les rats du grenier l'empêchent de dormir !

— Du reste, le rez-de-chaussée est humide !

— C'est bien fait ! »

Sur cette imprécation finale, ils éclatèrent de rire ; leur grande colère était passée.

« Après tout, dit Ramire au bout d'un instant de réflexion, si c'était un brave homme, ce locataire ?

— Ou une brave femme !

— Ou une brave femme, répéta-t-il, pensif, on pourrait s'entendre !... »

Deux jours plus tard, comme ils étaient tous réunis dans le jardin de la Saulaie, ils virent la voiture du docteur s'arrêter devant la grille ; les enfants y coururent.

« Je le tiens !... je le tiens !... » cria le docteur en mettant pied à terre.

Ramire attachait le cheval à l'une des bornes ; il se retourna précipitamment :

« Quoi donc ? » dit-il.

Les enfants l'entourèrent :

« Quoi donc ? Que tenez-vous ? répétèrent-ils avec curiosité.

— Le merle blanc ! le phénix ! l'introuvable ! celui auquel personne ne voulait croire ! »

Là-dessus, toute la bande poussa en chœur le même cri :

« Le locataire!

— Ce n'est pas possible! s'écria M. Geoffrey qui s'avançait au devant du docteur.

— Incrédule!... Oui, mes enfants, répéta le docteur en séparant chaque syllabe : Le lo-ca-tai-re ! »

Il y eut un échange de coups d'œil entre les enfants; quelques-uns firent une grimace.

« Déjà! » fit Gonzague à demi-voix.

Puis, une série de questions se croisèrent ;

« Comment? Pourquoi? Où l'avez-vous déniché, docteur? Que vient-il faire ici?

— Me voir! répondit le docteur avec fatuité, jouir de ma présence... et de la vôtre. »

Il avait passé à M. Geoffrey une lettre que celui-ci lisait avec attention.

» Vous le connaissez donc, docteur? dit Mme Geoffrey.

— Si je le connais! C'est mon plus ancien ami. Il est professeur dans un collège de Paris. Le voilà en âge de prendre sa retraite; il est fatigué et cherche le repos dans un trou paisible. »

Sur le mot : repos, il y eut un nouvel échange de coups d'œil.

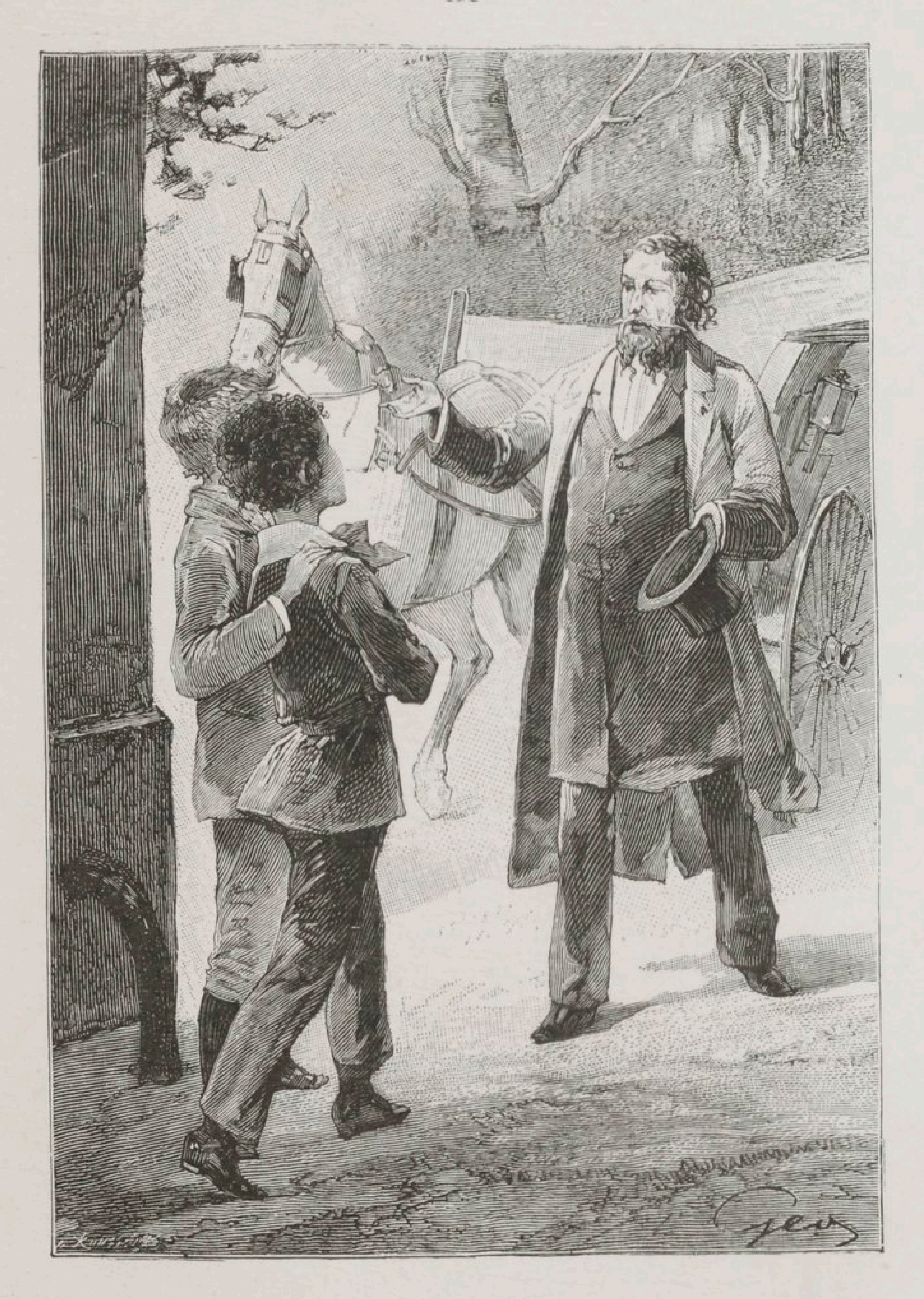
« Ah! dit Sosthène, alors nous l'ennuierons bien.

— Pas du tout! Je lui ai annoncé un voisinage agréable, c'est ce qui l'a décidé!

— Décidé! C'est sûr, alors? Il va venir?

— Nous sommes en correspondance à ce sujet depuis quelque temps; mais je n'ai voulu vous en parler que

XI



« JE LE TIENS !.. » CRIA LE DOCTEUR.

lorsque ce serait chose faite ou à peu près. Il sera chez moi demain, et, avec la permission du tuteur, nous visiterons la maison.

— Et vous croyez... dit M. Geoffrey.

— Je vous réponds d'avance qu'il la louera! » répondit le docteur avec certitude.

XII

TOUT EST SAUVÉ !..

« Chut !... Le voilà ?

— Ne bougez pas, il va nous voir ! »

Le marronnier n'était plus touffu comme au printemps ; il abritait cependant toute la nichée qui espérait y rester inaperçue.

Ramire, à cheval sur la branche du vestibule, jouait distraitement avec l'extrémité de la corde à nœuds qu'il venait de relever.

En bas, le tuteur et le futur locataire causaient en marchant ; le docteur les précédait de quelques pas, sans prendre part à leur conversation. Tout à coup, il éleva la voix :

« Vasseur, cria-t-il, as-tu la manie du jardinage ?... Bêcher, arroser, retourner tes plates-bandes ? »

Il y eut un frémissement dans les branches.

« Oh ! pas du tout ! Je n'y entends rien.

— C'est un brave homme ! » murmurèrent cinq voix d'une même haleine.

Les visiteurs approchaient ; ils arrivèrent au pied de Villerose. Par hasard, le locataire leva les yeux.

Cinq têtes, curieusement perchées, se retirèrent d'un

seul mouvement. Il s'arrêta, ébahi, tandis que le docteur éclatait de rire.

« Je te présente, dit-il, tes voisins, et, parmi eux, tes propriétaires. Allons, descendez, petits singes ! »

La corde à nœuds fut lancée dans l'espace, et, comme une nuée de pigeons qui s'abattent d'un toit, toute la bande, s'y accrochant pêle-mêle, sauta à pieds joints et avec grand fracas dans toutes les directions.

« Bravo ! » cria le locataire.

Les enfants le saluèrent poliment, mais avec une nuance de froideur ! Quelques minutes se passèrent en présentations. M. Geoffrey avait fait avancer ses deux pupilles.

« Voilà, dit-il en souriant, vos propriétaires, Ramire et Anita Nérel.

— Mon ami m'a beaucoup parlé d'eux, » dit le locataire, qui regardait Ramire depuis un instant.

La voix du docteur retentit de nouveau. Il se balançait sur le Nautipède.

« Ramire, cria-t-il, laisses-tu à ton locataire la jouissance de ton bateau ? »

Ramire devint rouge comme un coquelicot et jeta un regard vers le locataire.

Celui-ci souriait complaisamment.

« J'ai un neveu dans la marine, dit-il ; vous vous entendrez bien ; il est aspirant.

— Hourrah ! cria gaiement le docteur ; il commandera le Nautipède pendant ses congés. »

L'oncle d'un marin ! La glace était rompue. Le locataire et Ramire causèrent bientôt comme de vieux amis ;

il demanda quelques explications sur le Nautipède, sur Villerose, et les réponses des voisins semblèrent l'amuser beaucoup.

« Alors, dit-il tout à coup, j'arrive ici en trouble-fête? »

Il y eut un silence éloquent.

« Oh! monsieur, dit enfin Ramire; non... c'est-à-dire... pas tout à fait... Si vous vouliez... »

Le locataire s'arrêta pour l'examiner; il paraissait s'amuser de plus en plus.

Ramire ne se troubla pas.

C'était un brave homme, bien sûr; ils allaient peut-être s'entendre.

Il le regarda en face, suivant son habitude, de ses yeux francs bien ouverts.

« Monsieur, dit-il sans autre préambule, voulez-vous nous permettre de jouer dans votre jardin comme... comme si vous n'y étiez pas? »

Le locataire ne parut pas surpris et répondit sans une seconde d'hésitation :

« Oui, mon ami, avec plaisir.

— Mais, reprit Ramire qui était l'honnêteté même, nous faisons quelquefois beaucoup de bruit!

— Je m'en doute bien! N'importe, j'aime le bruit... de loin. Vous aurez la jouissance du jardin.

— Merci, monsieur. »

Il jeta autour de lui un regard attendri.

« Nous ferons attention à vos corbeilles.

— Très bien! s'écria le locataire avec un sourire tant soit peu moqueur. J'y compte.

— Et... nous ne courrons plus sur la pelouse. »

Ramire ne souriait plus, sa tête se penchait mélancoliquement; il la voyait déjà, sa pauvre pelouse, fauchée et traversée d'affreux tuyaux d'arrosage.

« Est-ce tout? » demanda le locataire qui, lui, continuait à sourire d'un air agréable.

Ramire, ne voulant pas mentir et n'osant pas dire tout son espoir, ne répondit rien.

« Tenez-vous beaucoup aux corbeilles? reprit le locataire; moi, je n'y tiens pas absolument; cela me rappellerait trop les jardins de Paris. Votre forêt vierge me plaît beaucoup. Laissons pousser l'herbe à sa guise et les pâquerettes fleurir où bon leur semble! C'est ma façon d'aimer le jardinage et la campagne. N'est-ce pas la vôtre? » demanda-t-il à la ronde.

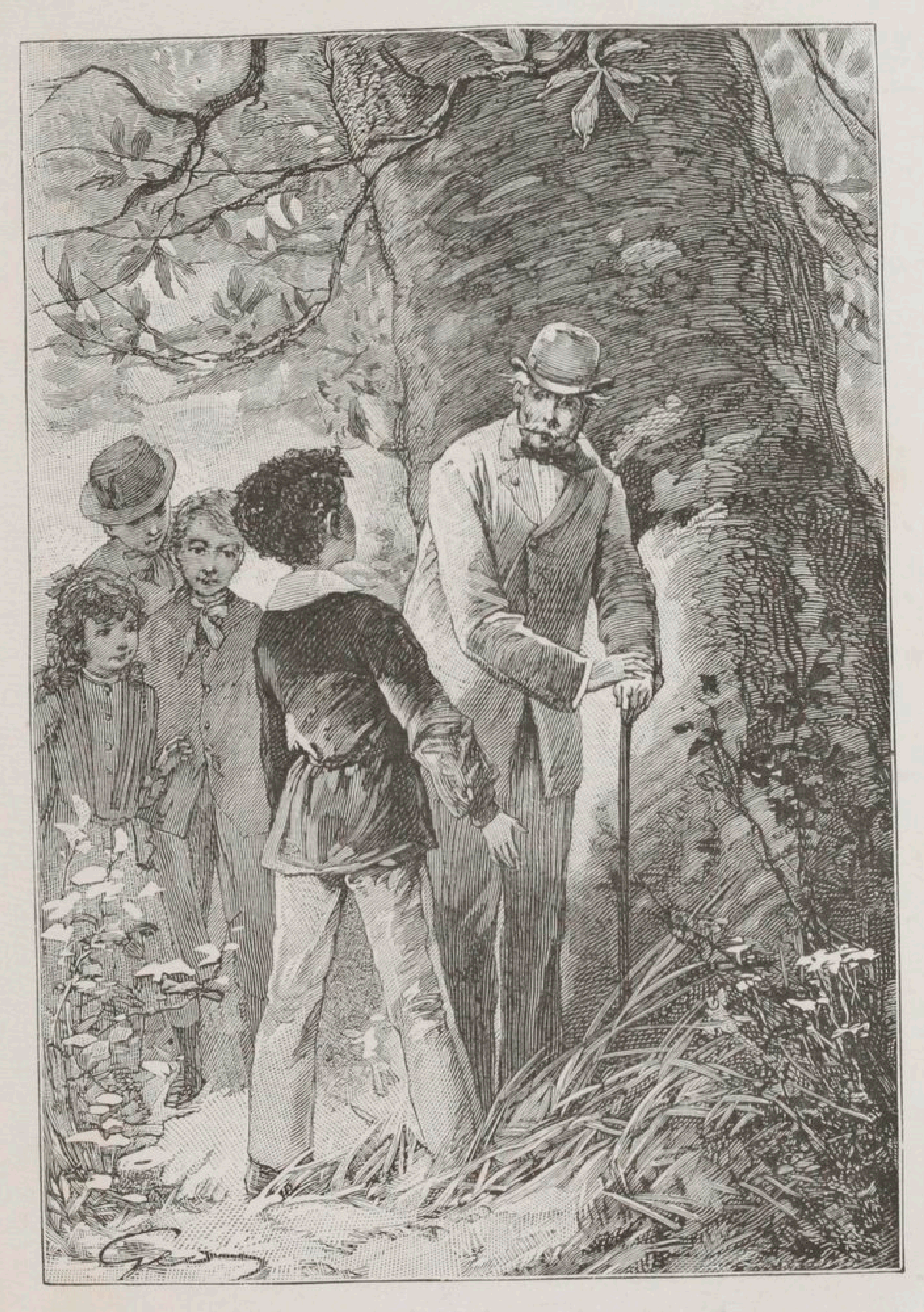
Ils écoutaient ravis, toutes les lèvres entr'ouvertes par le même sourire.

« Allons, dit-il, remontez chez vous et amusez-vous! Rien ne sera changé ici, je vous le promets. »

Quels transports après tant d'alarmes! Ce fut un brouhaha terrible dans Villerose; les oiseaux du voisinage en eurent le sang figé dans les veines!... On ne parlait plus que de M. Vasseur à la Saulaie; quand ses meubles arrivèrent et furent déballés sous la surveillance de Claudine, envoyée par le docteur, dix mains s'offrirent... pour tout casser, disait celle-ci en riant.

On ne cassa pourtant rien qu'un verre, que Ramire laissa tomber sur le seuil de la porte.

« Tant mieux? crièrent-ils en chœur, cela porte bonheur. »



« EST-CE TOUT? » DEMANDA LE LOCATAIRE.

Ils avaient oublié certains souhaits où il était question de rats et de cheminées!

L'automne s'avançait; mais qu'importait maintenant à Ramire et à Nita? Ils ne restaient pas seuls dans la



petite maison, ils ne seraient pas séparés de leurs amis!

Au grand désespoir des trois garçons, les soirées devenaient trop fraîches pour qu'on pût les passer dehors.

« Voilà bientôt l'hiver, dit un jour Sosthène, et le départ pour Paris, c'est triste!

— Mais non, s'écria Nadette, puisque nous partons tous ensemble!

— Pourtant, comment ferez-vous pour vivre loin de votre « cher vieux coin? » demanda Mme Geoffrey en souriant.

— Eh! s'écria Sosthène, au Borda, il ne sera plus question de son coin!

— Ne parlons pas de cela, dit Nita vivement, nous n'y sommes pas, et nous reviendrons ici tous encore. Te rappelles-tu, Ramire, le jour où tu disais pour nous consoler : « Cinq mois sont bientôt passés, et l'été revient « tous les ans? »

— Oui, dit Ramire avec un sourire joyeux; ils passeront bien plus vite encore que nous ne le croyons, et, quand le printemps reviendra, Villerose sera fleurie pour notre retour. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

